

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition Quotidienne.  
Par an, (payable d'avance par semestre)... \$5 00  
Par an, (payable après échéance p semestre) 6 00  
Edition Bi-Hebdomadaire.  
Par an... \$3 00  
Edition Hebdomadaire.  
Par an... \$2 00  
Les frais de poste sont à la charge de l'Abonné.  
Pour les Etats-Unis, y compris les frais de poste jusqu'à la frontière, les abonnés auront à payer :  
Pour l'Edition Quotidienne, par an... \$6 60  
Pour l'Edition Semi-Hebdomadaire... 8 60  
Pour l'Edition Hebdomadaire... 2 40  
Tout avis de discontinuation d'abonnement devra être donné un mois d'avance.

# L'UNION NATIONALE

EDITION BI-HEBDOMADAIRE.

LANCOT, BOUTHILLIER et THOMPSON—Éditeurs-Propriétaires

ANNONC

Des arrangements très-faciles et à bon marché pourront être faits pour la publication des annonces dans cette édition.  
On exécute à cet établissement toutes sortes d'ouvrages, tel que : Livres, Pamphlets, Cartes d'Adresses, Billets de Faire Part, etc.  
Des Cartes de Visite sont imprimées en quelques minutes. Le tout à plus bas prix que partout ailleurs.  
Toutes communications qui ne nous seront pas adressées franco ne seront pas reçues.

Feuilleton

## L'UNION NATIONALE

DU 5 DECEMBRE 1864.

### LE DUC DE CARLEPONT.

DEUXIÈME PARTIE.

XVIII.

—Mort ! et si loin de nous, qui l'aimions dit-elle.  
Mme de la Morlaie, qui pleurait à saisi, tendit la main à Henri.  
—Grâce à vous Monsieur, poursuivait-elle, aucun soin ne lui a manqué, tout ce que l'on a pu faire pour adoucir ses derniers instants, vous l'avez fait ; mon cœur vous en remercie.  
—Eh ! Madame, qui n'eût agi comme nous, en pareille circonstance !... Mais si vous croyez nous devoir quelque reconnaissance pour une action si simple, M. de Carlepont, mon père, son père, son père.  
—Eh bien ! Monsieur, vous voudrez bien porter à M. le duc de Carlepont l'expression sincère de ma gratitude, reprit Mme de la Morlaie avec une visible effort ; à présent veillez me pardonner la glace de mon accueil et vous considérer ici comme chez vous... vous y resterez quelque temps et nous causerons de M. de Lorgueil. Hélas ! qui m'eût dit, quand je le voyais si jeune et si gai, que lui aussi mourrait de mort violente dans un désert !  
Le regard d'Henri venait de glisser du côté de Léopoldine ; l'expression de chagrin qu'on voyait sur son visage lui parut adoucie. Elle souriait dans ses larmes. Le visage de Mme de la Morlaie s'était détendu ; elle fit signe à son hôte de se rapprocher.  
—J'ai lu dans la lettre de ce malheureux Gaston, dit-elle, le nom de l'un de vos amis, le plus cher, je crois.  
—Celui de Gilbert de Lanta.  
—Il est ici ; M. de Bléré, notre voisin, nous l'a prêté.  
—Je ne croyais pas Pontkerlé si près de Mainegry.  
Une douzaine de lieues à peu près séparent les deux châteaux ; mais, dans ces solitudes, ce n'est rien.  
—Et M. de Bléré, vous a-t-il rendu visite ?  
—Une fois ou deux... Je ne suis ici que par accident... Vous n'ignorez pas que notre résidence habituelle est en Touraine... Des affaires d'intérêt, mais surtout le besoin de me rapprocher d'une personne qui m'est chère, m'a conduit à Mainegry. J'y ai appelé une assez nombreuse compagnie pour que le séjour en fût agréable à ma fille.  
—Je m'habitue au pays, dit Léopoldine.  
—Gilbert, dans les occasions qu'il a eues de causer avec vous, Madame, ne vous a donc jamais parlé de M. de Lorgueil ?  
—Jamais, et maintenant je ne m'explique pas ce grand silence.  
—Peut-être a-t-il pensé qu'ayant été seul chargé de vous remettre la lettre que vous venez de lire, j'avais seul mission de vous tout dire.  
—Peut-être.  
Mme de la Morlaie ramena la conversation sur M. de Lorgueil ; elle voulut connaître par le menu toutes les particularités qui avaient marqué leur rencontre dans la Caucase, et demanda que tout lui fût raconté dans ses moindres détails. Le souvenir qu'il avait conservé de ses bontés la toucha vivement. Elle s'abandonna à la pente de l'entretien qui remuait son cœur et fit voir qu'elle l'avait tendu et bon et tout plein des meilleurs sentiments, avec une nuance de tristesse que rien n'effaçait. Malgré son sourire, et le sien était beau et franc, ses yeux en gardaient l'empreinte.  
—A mon âge, dit-elle, on regarde en arrière ; on ne remplace plus ce qui s'en va. M. de Lorgueil tenait une place dans ma vie. Le fond, chez lui, valait mieux que la surface ; il l'a bien prouvé en mourant... mais il appartenait à cette race d'hommes inquiets que le moindre souffle agite... il a passé à côté du bonheur sans le voir.  
De nouveaux yeux se remplit de larmes.  
—La seule chose bonne, reprit-elle, c'est qu'il ne laisse pas de vide derrière lui. On sait des morts qui font dans la vie d'autrui des trous noirs que rien ne comble plus.  
Sa voix avait pris des sons d'une gravité profonde et plaintive. Quelque chose d'intime tressaillait en elle ; Léopoldine se pencha subitement sur son épaule et l'embrassa. Les deux mains de la Mme de la Morlaie se nouèrent autour de son cou et lui rendant son baiser :  
—Que Dieu d'épargne, ma fille, dit-elle.  
Ce fut tout, mais ce fut assez pour éveiller la sympathie dans le cœur d'Henri. Il fit un mouvement comme pour prendre la main de Mme de la Morlaie et la porter à ses lèvres ; elle s'en aperçut et la lui donna.  
—J'ai pleuré devant vous, Monsieur, dit-elle, vous n'êtes plus un étranger pour moi... et cependant !  
Elle se tut ; Henri qui ne la perdait pas des yeux, attendait ; Léopoldine ne respirait plus. Mme de la Morlaie passa un mouchoir sur son visage et se remit à pleurer.  
—Ma fille va donner des ordres pour qu'une chambre soit préparée, reprit-elle ; vous accepterez notre hospitalité au nom de M. de Lorgueil.  
Henri se leva.  
—Eh ! oui, je l'accepterai, pensa-t-il, je l'accepterai pour percer ce secret qui m'est entré dans le cœur ; et je ne sortirai d'ici que lorsque j'en serai le maître.  
Gilbert revint dans la soirée, et dès le premier pas qu'il fit dans le salon il aperçut Henri. Un grand trouble parut sur sa physionomie animée encore par l'ardeur de la course, mais

attirant à l'écart et avec cette brusque résolution qui était dans ses habitudes :  
—Tu as vu Mlle de la Morlaie, tu lui as parlé ? dit-il.  
—Oui.  
—Et ce que tu pensais autrefois, quand nous dormions côte à côte dans les montagnes du Caucase, tu le penses toujours ?  
—Toujours ; et à présent que je la connais, plus profondément encore. C'était un amour de pressentiment, c'est aujourd'hui un amour d'élection.  
—Tu as reçu ma lettre, n'est-ce pas ?  
—C'est ta lettre qui m'a fait partir.  
—Alors bataille !  
Les traits de Gilbert prirent une expression de farouche opiniâtreté.  
—Je t'ai dit que je l'aimais, reprit-il, je l'aime comme un fou et chaque jour davantage. Cet amour est passé dans mon sang... il fait partie de mon être... il me tient... me possède... et celle qui l'inspire, je ne la céderai jamais !  
—Non pas bataille alors, répondit Henri, mais lutte loyale, et que le plus heureux tende la main à l'autre.  
—Ah ! tu veux mieux que moi, s'écria Gilbert qui secoua la tête ; il me semble que si tu l'emportais... je te hais !  
Il passa violemment la main sur son front pâle.  
—Ah ! pourquoi M. de Carlepont ne m'a-t-il pas laissé dans cette lande où il m'a ramassé ! reprit-il ; le loupveteau y serait mort de faim et de misère, et il n'aurait pas été exposé à déchirer la main qui lui nourrit.  
—Gilbert, que dis-tu là ? s'écria son ami.  
—Je dis ce que je pense ; je me hais d'être ainsi, mais il m'est impossible d'être autrement, et mon plus mortel ennemi, à présent, c'est toi !  
Henri voulait répondre, mais, presque aussitôt, Gilbert, l'écartant de la main, s'éloigna et disparut.  
La compagnie réunie au château de Mainegry était nombreuse et brillante. On y voyait des fils de famille qui se partageaient les privilèges du nom, de la fortune, de la position. Quelques-uns, plus favorisés, les réunissaient tous. Il était clair que la plupart pensaient à Mlle de la Morlaie. La saison, qui touchait à sa fin, les engageait à plus d'empressement. Chacun de ces jeunes faucons voulait emporter la proie autour de laquelle ils battaient de l'aile. Mais la chose ne paraissait point aisée ; Mme de la Morlaie ne se hâtait pas de faire un choix, et Léopoldine vivait avec une grande liberté d'esprit et une rare aisance au milieu de cette cour.  
Pendant la nuit qui suivit leur rencontre sous le toit de Mainegry, Henri et Gilbert ne dormirent pas plus l'un que l'autre.  
Qu'il était loin le temps où tout leur était commun ! Les paroles du jeune compagnon de son enfance retentissaient toujours aux oreilles d'Henri. Un tel langage ! et dans la bouche de celui qui l'avait porté sur son dos jusqu'à l'épave ! Il était impossible que des paroles si violentes sortissent du cœur. Si M. de Lanta les avait dites dans un moment de colère, il serait le premier à en répudier le souvenir.  
Vers le matin, et comme il se promenait à l'écart dans le parc, pensant à cette première explosion, Henri vit tout à coup Gilbert qui marchait d'un pas fiévreux sous les arbres. Un élan porta celui-ci à sa rencontre.  
—Ecoute, lui dit-il brusquement et d'un air où quelque chose de la colère de la veille restait encore, nous pouvons, quelque jour, nous exécuter ; provisoirement, je dois te mettre au courant des choses. On ne s'endort pas ici, mais on ne veille pas assez. Quelques mots d'un bon vieux notaire qui m'a pris en amitié, je ne sais pas pourquoi, me donnent à penser que Mme de la Morlaie ne quittera pas le pays sans avoir engagé sa parole. Donc, à la rescousse ! m'a-t-il dit en jetant sa main droite en l'air avec le geste d'un preux qui met flambergue au vent. Le bonhomme affectionne ces façons de parler chevaleresques. Je l'ai remercié de son avis et il a cligné de l'œil d'un air malin. J'ai lu un allié et j'en usai à l'occasion, car je t'avertis que je mettrai tout en œuvre pour l'emporter sur mes rivaux, parmi lesquels je te range. La fortune de Mlle de la Morlaie est considérable, mais la mère a le cœur assez grand pour ne pas regarder dans la poche d'un gendre. Cependant, pour égaliser les chances, je mets à ta disposition la moitié de ce que j'ai, et c'est quelque chose.  
—Tout en parlant, la voix de Gilbert s'était adoucie, une sorte de gaieté attendrie se faisait jour dans sa physionomie.  
Henri lui prit la main et d'un air de confiance :  
—Tu aurais beau faire, dit-il, tu ne parviendrais jamais à me traiter en ennemi.  
—On verra bien ! en attendant acceptes-tu ?  
—Non.  
—Tu as tort et ta délicatesse n'a pas le sens commun. Il est écrit dans les livres mystérieux du destin que je ne parviendrai jamais à me ruiner, et Dieu sait pourtant quels furieux coups de dents j'ai donné à mon héritage !... mais il s'est trouvé qu'un placement dont un ami a eu l'idée, une nuit de bal masqué, à déculé ce qui me restait... Le reste va à l'aventure... mes prodigalités m'enrichissent.  
—Tant mieux !  
—Qui diable sait ! Elles me mèneront peut-être à des folies plus sérieuses. Cola dit, je reprends le fil de mon discours. Tu as pour toi l'éloignement que Mme de la Morlaie a de tout temps laissé voir contre ceux qui portent ton nom ; comme rien de ce qu'on sait ne le justifie, cela fait couler vers l'objet de son aversion les sympathies de la fille. Est-ce logique ?  
—Très logique, répondit Henri en souriant.  
—De plus elle m'a harcelé de questions à ton sujet avec cette fine roquerie des femmes les plus innocentes qui, à propos de Sésostris

ou du Kamchatka, ont l'art de ramener l'entretien sur le point qu'elles veulent éclaircir. J'ai eu la faiblesse de répondre comme elle semblait le désirer. Tu vois que je ne te cache rien. Tu crois même y avoir mis un entrain et un élan qui m'a valu un sourire dont mon pauvre cœur en a été ébloui. Ce sourire, je le crains, passait par dessus ma tête.  
—Tu le vois, je t'y prends encore, mon pauvre Capulet !  
—Eh ! Montaigne du diable, on a de vieilles habitudes ! Mais elles passeront ! Maintenant j'ai pour moi trois choses : ma persévérance, mon audace et une obstination qui rien ne fera céder. Car ne t'y trompe pas, si ma parole est gaie, ma détermination est sérieuse.  
—Je le sais, je le sens, dit Henri.  
—Oh ! je n'ai pas fini ; ceci vient de moi ; après tout, et par dessus tout, j'ai une auxiliaire dont il est bon que je te parle.  
Gilbert parut se recueillir un instant, puis, reprenant la parole :  
—Il y a dans les relations les plus intimes et les plus secrètes de Mme de la Morlaie, dit-il, une personne qui se montre rarement au château, que je n'ai vu qu'une fois et devant qui chacun se lève et se découvre. Elle vit dans une retraite austère, répand l'aumône autour d'elle et marche environnée de respect. Figure-toi une personne grande, couleur de cire avec des cheveux tout blancs. On dirait qu'elle vient de quitter un tombeau pour rentrer dans la vie. Elle est toujours vêtue de noir, ses longues mains diaphanes nouées autour d'un rosaire et le visage encadré dans les coiffes blanches. Elle a grand air et des yeux qui sont pleins de flammes. Je ne sais pas son nom. On l'appelle mère Angélique de la Pitié. Le jour où je l'ai rencontrée, elle était sur le bord d'un sentier, tenant serrées autour de sa robe deux ou trois petites filles dont le pleurait auprès d'une vache qui se mourait dans un fossé... Le bon Dieu vous viendra en aide, tout n'est pas perdu, disait-elle. Tout en parlant, elle fouillait dans ses poches. Elle fit un mouvement et parut tout attristée de n'y plus rien trouver. Je m'approchai et lui présentai ma bourse. Elle la prit sans hésiter et la versant dans le giron des petites filles :  
—Merci, me dit-elle, peu d'heures après je retrouvais la mère Angélique de la Pitié à Mainegry.  
—Eh bien ! fit Henri en voyant que Gilbert se taisait.  
—Attends ! C'est ici que le beau de l'histoire commence ; il y a même un point qui n'est pas encore éclairci. En m'apercevant, Mme de la Morlaie m'a nommé à la mère Angélique. Celle-ci a paru surprise et m'a regardé.  
—Et Gilbert de Lanta, a-t-elle répété lentement comme une personne qui rappelle ses souvenirs ! j'ai connu M. le comte de Lanta, votre père, il était bon gentilhomme, et a bravement servi le roi. Ce que vous avez fait tout à l'heure m'a donné bonne opinion de vous ; si jamais vous avez besoin d'une personne qui vous soit toute dévouée, comptez sur moi. Je me suis inclinée. Mme de la Morlaie un peu surprise, nous regardait l'un et l'autre. Mlle de la Morlaie est entrée. Mère Angélique, devant qui elle se courbait, l'a embrassée sur le front. Il m'a semblé voir Mme de Maintenon accueillant une fille noble dans sa maison de Saint-Cyr. Léopoldine a réclamé mon bras pour je ne sais quel service, et comme je m'éloignais, mère Angélique m'a rappelé. — Quel âge pouvez-vous avoir ? m'a-t-elle demandé. —Vingt-cinq ans ! —Vingt-cinq ans ! a-t-elle repris. Elle a soupiré, et il m'a semblé que ses lèvres pâles tremblaient un peu. Puis, nous saluant de la main : — Allez ! nous a-t-elle dit, et son regard m'a suivi longtemps.  
—Et tu ne l'as plus revue ?  
—Une seconde fois elle m'est apparue ; elle était à pied et suivait le convoi d'un pauvre.  
—Et tu ne sais rien d'elle ?  
—Rien. Quand j'ai questionné les gens de la campagne, on s'est borné à me répondre que c'était une sainte.  
—Et Mme de la Morlaie ?  
—Elle n'en parle jamais ; j'ai pu voir seulement que l'influence de la mère Angélique de la Pitié était toute puissante à Mainegry. Un soir Mme de la Morlaie causait avec sa fille d'une personne qui sollicitait l'honneur de lui être présentée. Et dans le monde, alliances, fortune, tout plaçait pour elle. Arrive un billet. — Question jugée, dit Mme de la Morlaie, la mère Angélique ne le conseille pas. On ne dit plus un mot. Qui aura la mère Angélique pour lui aura Mlle de la Morlaie. Comprends-tu ?  
—Cette personne habite-t-elle loin d'ici ?  
—Elle a fixé sa résidence dans une espèce de vieux manoir dont les hautes murailles grises s'élevaient au bord d'un étang. On connaît cette demeure sous le nom de la maison Noire. Elle y vit seulement avec deux serviteurs. Une fois par semaine, le dimanche, la foule des pauvres envahit le cour de la maison. Elle leur distribue d'abondantes aumônes. Pendant la semaine, elle fait des visites aux malheureux ; le reste de son temps appartient à la prière. Une catastrophe a certainement passé par là, Mlle de la Morlaie est sa filleule.  
—Est-ce tout ?  
—Tout.  
Mlle de la Morlaie parut en ce moment dans la cour, à cheval, entourée de sept ou huit cavaliers. Gilbert saisit le bras d'Henri.  
—Voici l'ennemi ! en guerre à présent ! s'écria-t-il.  
Henri passa une grande partie de la soirée à écrire à M. le duc de Carlepont.  
—Venez, disait-il en finissant, je sens que c'est à Mainegry que le roman de ma vie doit avoir son dénouement.

Un beau jeune homme qui portait un beau nom. Il pouvait être redoutable. La bienveillance que lui fit voir la maîtresse du logis au bout d'une heure, et quelque chose qui, de la part de Léopoldine, témoignait d'une connaissance ancienne, retenant de prime-saut dans l'intimité, augmentèrent cette disposition. On apprit cependant que le nouveau venu n'avait pas de fortune. Les beaux Messieurs se redressèrent ; il se trouva même dans la compagnie un éminent qui avait aperçu Henri à l'incendie de F... lorsque ce ci travaillait chez M. Bertier. M. le baron de Pratz le lui avait nommé, et il le reconnut.  
—C'était, s'il m'en souvient, un ouvrier, quelque chose comme un contre-maitre, dit-il d'un air de dédain superbe.  
Ce fut autour du railleur un grand éclat de rire. Que venait faire dans un château, et parmi une brillante jeunesse, un homme qui avait peut-être encore les mains calleuses ?  
—Marquis tant qu'on voudra, disaient les plus spirituels, le marquis a souillé son blason et déchiré ses parchemins en faisant œuvre de ses doigts. C'était une déchéance. M. de Carlepont n'est plus du monde.  
Au plus fort de ces déclamations l'un des hôtes de Mme de la Morlaie, et ce n'était pas précisément le plus sot, fit remarquer à la bande que ce désavantage pouvait devenir une supériorité et tourner contre eux. On avait vu des jeunes filles romanesques qui s'éprenaient des déshérités du sort et tenaient à l'honneur de jouer le rôle de la Providence à leur profit. Qui a les mains vides a souvent les griffes longues.  
De plus, il y avait autour du marquis, tour à tour ouvrier et soldat et fils d'un personnage dont la noblesse remontait au temps des croisades, quelque chose de romanesque dont l'éclat et l'originalité manquaient à ses rivaux.  
Quand on ne veut point être désarçonné par ces beaux déneigements de dot qui innoctent au service de leur appétit des yeux de colombe amoureux, des dents de tigre et l'aurole d'un nom superbe, la prudence conseille de le vaincre au plutôt. En conséquence on décida, parmi les plus hardis, que le dernier arrivant quitterait le château.  
La réserve dans laquelle Henri se renfermait volontier, le silence dont il ne sortait guère, le grand soin qu'il apportait à ne froisser personne et à rester dans l'ombre donnèrent à penser qu'on en viendrait facilement à bout en le pressant un peu. Ce fut un complot dans lequel tout le monde entra.  
Les premiers coups ne tirèrent pas Henri de son effacement. Gilbert, dont les oreilles s'échauffaient plus facilement, fronga les sourcils. Ce jeune homme tranquille, disait-on, le même qu'il avait vu dans le Caucase, changeant les Cirassiens ! Cependant ces nouvelles atténuées ne lui firent pas rompre en visière avec les impertinents. Gilbert le prit à part.  
—Si cela continue, dit-il, il faudra que je casse la tête à quelqu'un de ces railleurs !  
—Crois-tu que cela soit bien nécessaire ? répondit Henri.  
—Tu me fais bouillir avec ta mansuétude éternelle ! As-tu remarqué du quel air M. de Formaison l'a conseillé, l'autre matin, de bien prendre garde au cheval que tu montais. — Pour vous il est un peu vil, a-t-il dit.  
—C'est vrai, mais il est tombé deux fois, et j'ai même pu l'aider à sortir d'un borborygme où il reposait dans la vase.  
AMÉDÉE ACHARD  
(A continuer.)



L'UNION NATIONALE.

Montreal :

JEUDI, 1er DECEMBRE 1864.

### AVIS.

Les personnes qui doivent encore leur abonnement à LA PRESSE, sont priées de payer au plus tôt.

Le discours de M. Galt à Sherbrooke.

II.

D'ANCIENS GLADIATEURS EN RETRAITE.

Nous avons, dans un premier article, fait le portrait de M. Galt. Nous nous sommes efforcés de rendre ce portrait aussi véridique que possible, et les témoignages de ceux qui sont familiers avec la vie politique de cet homme nous ont donné raison : nous avions déjà, du reste, celui de la certitude morale que tout ce que nous disions était vrai et celui de notre conscience, qui nous commandait de dire franchement notre façon de penser.  
Or, cet homme, qui appartient à une minorité adverse, est, de par la faiblesse, l'indifférence et la trahison des chefs de la race canadienne-française, le dépositaire des destinées de cette même race. Il nous faut donc bien, un peu malgré nous, accepter l'humiliation et discuter avec l'Anglais un projet de constitution que nos chefs canadiens-français n'osent pas aborder en public, de crainte de soulever des tonnerres d'indignation. De tous les ministres bas-canadiens, M. Galt n'est-il pas le seul, jusqu'à présent, qui ait eu le courage de développer hardiment et de défendre avec une grande subtilité le projet de la conférence ? Le jour et l'heure où MM. Taché, Cartier, Chapais et Langevin auront le courage d'en

faire autant ne sont pas encore indiqués sur l'affiche. Le premier rôle de la comédie fédérale a seul été rempli : il l'a été en Anglais. A quand donc les rôles français ? Est-ce qu'il n'y a déjà plus de place sur les tréteaux de la politique canadienne pour les ex-dévôts de la congrégation olear-grit qui a nom Brown-Cartier ?  
Voyons ! MM. Taché, Cartier et autres, vous avez été assez valeureux autrefois pour briser victorieusement plus d'une lance dans l'arène publique, contre George Brown, votre ancien ennemi, devenu votre chef chéri ; aujourd'hui qu'il a réussi à vous tourner contre vous-mêmes et contre vos compatriotes, demandez lui au moins la faveur de mourir digne, et, la lance au poing, jetez-vous dans l'arène, saluez George Brown comme un César qui vous a domptés, criez lui morturi te salutant, et venez sur la place publique tomber sous le poids de l'indignation de vos compatriotes ! Le châtiement étant une expiation, celui-là sera notoire : il vous sera compté.  
En attendant, nous ferons, pour le profit de nos lecteurs, une analyse succincte des principaux passages du discours de M. de Galt, le chargé d'affaires de MM. Taché et Cartier.  
AU NOM DE QUI ET POUR QUI M. GALT A-T-IL AGI DANS LA CONFÉRENCE ?  
Tout le monde se rappelle parfaitement que dès le début de la crise ministérielle du juin dernier, M. Galt a été chargé par ses collègues Canadiens-français, comme par tous les autres d'entamer des négociations avec George Brown. Il représentait alors les sections haut et bas-canadiennes du ministère. Dans la conférence, M. Galt se targue d'avoir représenté « une classe importante, ou une minorité dans le Bas-Canada, » et d'avoir arrangé les choses de manière à satisfaire cette classe, sans préjudice aux autres classes.  
Nous n'avons qu'une remarque à faire à ce sujet. M. Galt est par trop présomptueux de s'accorder tant de mérite, lorsqu'il l'a été si facile d'obtenir le résultat qu'il enviait. Quant au divorce, par exemple, un organe du ministère, le seul qu'il ait actuellement au siège du gouvernement, n'a-t-il pas prétendu que cette question, ainsi que celle du mariage, devaient, dans l'intérêt même de la majorité du Bas-Canada, être sujettes au contrôle du gouvernement central ? Ce journal n'a-t-il pas été autorisé à dire ou à insinuer que les ministres canadiens-français ou catholiques avaient remporté une victoire en débarrassant notre prétendue future législature locale des embarras que les questions de mariage et de divorce auraient été de nature à susciter ? S'il en est ainsi — et pourquoi en douterions-nous ? — M. Galt n'a donc eu qu'à demander une petite part de ce qu'il voulait. Que dis-je ! il n'a pas même été à cette peine : il n'a eu qu'à tendre la main et à ôter son chapeau pour remercier MM. Cartier et Taché de lui offrir tout ce qu'il pouvait désirer, dans le sens religieux, et, naturellement, le mariage d'abord, puis comme corollaire sine qua non, au point de vue protestant : le divorce ! Or un Anglais qui obtient le mariage, puis immédiatement après le divorce, est au comble de ses joies. Seulement les obstacles sont, au dire des connaisseurs, un assaisonnement au plaisir, et ma foi, M. Galt ne peut prétendre avoir remporté une victoire très difficile, puisqu'il l'ennemi ne lui a pas même rendu son bien, mais le lui a donné et livré avant qu'il ne l'eût demandé. — Comme tout cela est dit au sujet de mariage et du divorce, nous espérons que M. Galt ne prêterait qu'un sens très honnête à nos paroles.  
Si nous mettons en doute la vertu de MM. Cartier, Taché et Langevin, ce ne peut être que leur vertu politique : quant au domaine de la vie privée il nous est interdit d'y pénétrer et nous sommes heureux de n'y jamais laisser l'empreinte de nos bottes.  
M. Galt dit qu'il a fait triompher les intérêts anglais et protestants du Bas-Canada, sans préjudice aux intérêts catholiques et canadiens-français. Or, il est bien constaté que cela est impossible, et qu'en conséquence, ça n'a pas été fait. L'intérêt des Anglais et des protestants du Bas-Canada requiert que les pouvoirs du gouvernement central soient aussi étendus que possible. L'intérêt des Canadiens-Français et des catholiques exige au contraire que les législatures locales soient omnipotentes, s'il était possible. Or, il est bien constaté que la conférence a donné au gouvernement central une juridiction absolue sur presque toutes les matières importantes. Donc, les intérêts anglais et protestants ont triomphé exclusivement et M. Galt aurait dit, s'il eût été franc :  
« J'ai représenté les intérêts anglais et protestants dans la conférence et je les ai fait triompher au préjudice des intérêts canadiens-français et catholiques. »

MÉDÉRIC LANCOT.

### L'Ecole Militaire.

Beauharnais, 27 nov. 1864.

Mon cher ami,

J'ai appris que le capt. Bradburne s'est servi d'un assez habile stratagème pour parer le coup que lui ont porté les articles. Il les a fait lire par M. Perrault à toute l'école rassemblée, et ensuite il a demandé aux élèves, à brûle-pourpoint, s'ils jugeaient que ces accusations fussent fondées. Ils ont répondu non. Sans doute le rôle qu'on jouait en cette circonstance nous condisciples canadiens-français est loin d'être louable. Ils ont menti à la vérité. Mais, n'ont-ils pas une grande excuse dans la crainte que leur inspire le capitaine Bradburne ? dans la certitude qu'ils étaient que leur franchise leur serait funeste ? Tu le sais, malheur à celui qui le premier eût ouvert la bouche pour affirmer les vérités incontestables que renferment tes articles !  
Celui qui dans le but de s'instruire dans l'art militaire quitte sa famille, ses affaires, sacrifie son temps, son argent, pour se soumettre ensuite à des sacrifices encore plus pénibles, pour endosser un habit ignoble, pour s'astreindre à la sévérité des lois militaires, obéir à des

B. A. LONGPRÉ.

Cette lettre si flatteuse jointe aux nombreux certificats déjà publiés en faveur de ma thèse et au remarquable article paru dans ce journal sous la signature : *Un Gradué de l'Ecole Militaire*, n'est-elle pas la meilleure réponse à toutes les décisions, résolutions et protestations intéressées d'un certain nombre d'élèves actuels de l'école contre la tendance de mes articles ?

Il est possible que je revienne encore à la charge, non pas cette fois contre le capitaine Bradburne, mais contre les autorités qui, s'il faut en croire les nouvelles que je reçois chaque jour, voudraient punir ou auraient même déjà puni mon audace à dévoiler les abus, en rayant mon nom de la liste des aspirants aux commissions. Ce ne serait qu'une nouvelle injustice qui ne me surprendrait point du tout, venant des autorités militaires canadiennes du jour, entichées à l'extrême des directives de l'école militaire. Je n'ai pas encore reçu d'avis officiel que l'injustice fût consommée : je ne pourrais donc aujourd'hui qu'en parler sans fondement.

ALPHONSE LEBLANC.

### Incendiaires à New-York.

Samedi matin, la plupart des New-Yorkais ont été fort étonnés d'apprendre en s'éveillant que leur ville avait failli devenir la proie des flammes pendant la nuit. Le feu avait été mis dans une douzaine des principaux hôtels, dans quelques lieux d'amusement, et à quelques barques chargées de foin. On n'avait échappé à une conflagration générale que grâce à la vigilance de la police, à l'admirable organisation des pompiers, et à la maladresse des incendiaires. Le tocsin avait bien sonné pendant la nuit, mais les feux sont si fréquents parmi nous, qu'on ne s'en émeut guère.  
On s'est aussitôt occupé de rechercher les auteurs de si criminelles tentatives, et l'on s'est demandé quel plan avait présidé à leur complot. On a découvert dans plusieurs chambres différents hôtels où le feu a défilé des bouteilles à phosphore et de la térébenthine dans des draps, les rideaux et les tapis étaient saturés. On a également trouvé des sacs de nuit noirs, d'un modèle uniforme. A l'hôtel de la Cinquième Avenue, on a mis la main sur une caisse de cartouches imprégnée de térébenthine. On suppose que le feu devait être mis simultanément dans les hôtels du haut et

du bas de la ville, puis, quand toutes les pompes auraient été occupées dans des quartiers éloignés, les incendiaires auraient embrasé les hôtels du centre.

Quant aux auteurs du crime, on n'est pas d'accord à ce sujet. Les uns croient qu'il s'agit simplement d'une bande de brigands, auxquels les anciennes appréhensions de M. Seward ont suggéré l'idée d'incendier la ville pour profiter de la confusion. Les autres voient dans cette affaire une conjuration sécessionniste, dont les fils seraient tenus par les confédérés du Canada, sinon par ceux de Richmond. Les premiers font remarquer à l'appui de leur thèse que les séparatistes n'auraient pas commencé par brûler les hôtels, où ils savent compter beaucoup d'amis, mais les arsenaux et les édifices publics; que des conjures politiques s'y seraient pris avec plus d'adresse, etc. Les partisans de la seconde opinion répondent que la presse du Richmond a depuis longtemps menacé le Nord d'incendiaires, on représaille des exécutions faites dans le Sud par Sherman et Sheridan; qu'un grand hôtel de la ville, bien connu pour être patronné par la clientèle du Sud, a seul été épargné; que, sur quatre individus arrêtés, il s'en trouve un qui appartient à la bande de Morgan et a été logé pendant un temps au fort Lafayette; qu'on a découvert le trésorier de cette association criminelle et trouvé en sa possession des sommes en or que n'auraient pas possédées des voleurs ordinaires; enfin que cet exploit de bandits est lié aux incursions méditées par M. Sandeers sur les frontières du Nord, et que les compagnons des hommes de St. Albans sont les incendiaires de New-York.

On ajoute qu'un personnage distingué, récemment arrivé de Montréal, a prévenu la police, ce qui n'a pas peu contribué à faire échouer le plan des conjurés.

Quels que soient les auteurs des tentatives auxquelles la Ville Impériale a si heureusement échappé, on ne peut que désirer leur châtiment exemplaire. Si ce sont des sécessionnistes, ils se fêteraient eux-mêmes et renoueraient à toute compassion en choisissant un pareil mode et représailles. Par quelque main que soit portée la torche, que la Georgie, la Shandooah ou New-York soient le théâtre des incendies, leurs auteurs sont dignes de l'exécution publique. Les plus belles causes s'allient les sympathies par de pareils moyens; et nous ne sachions pas que personne admire les Polonais, quand ils incendient des villes entières en Russie. Ce genre de vengeance est d'ailleurs un éclatant témoignage d'impuissance, et nous ne voyons pas comment New-York en flammes aurait pu réédifier la capitale de Milledgeville et la ville de Canton incendiées par Sherman. Dans aucun pays les incendiaires ne sont des soldats, et si réellement des confédérés ont joué un rôle dans la nuit de vendredi et samedi, ils ne pourront arguer de cette qualité et des ordres reçus pour se défendre.

Le général Dix a pris les mesures les plus sévères, qui justifient parfaitement les circonstances. On frémit en songeant aux résultats qu'auraient pu avoir les tentatives des incendiaires. La perte matérielle se serait réparée, mais celle des existences! Le général Dix est persuadé que le complot a été médité et exécuté par des émissaires du Sud. On les assimile à des espions, soumis à la loi martiale, et aussitôt qu'ils auraient été découverts et convaincus par une commission militaire, on les pendrait sans délai. De plus, tous les réfugiés du Sud à New-York sont sommés de se faire enregistrer au quartier du général Peck, n. 37, Rensselaer Street, vingt quatre heures après leur arrivée. S'ils y manquent, ils seront traités en espions. Les maîtres d'hôtel sont tenus de déclarer au même quartier les citoyens du Sud qui logent chez eux, et ils seront responsables des conséquences de leurs omissions.

Prévenus par la police et mis en garde par les dernières tentatives, les différents maîtres d'hôtel sont cotisés pour offrir une récompense de \$3,000 à qui dénoncera les conspirateurs, et les diverses compagnies d'assurance doivent ajouter à cette somme. Enfin, on a parlé de la formation d'un comité du salut public, mais cette mesure extrême, qui pourrait devenir dangereuse à son heure, est complètement inutile en présence de l'attitude de la police et des autorités civiles et militaires.

Voici maintenant un court aperçu des scènes de la nuit du 25 au 26 :

**Astor House.**—Samedi matin, on a fait une perquisition dans toutes les chambres de l'hôtel, et on a trouvé le no. 204, donnant sur Vesey street, enveloppé par les flammes. On suppose que le feu, dont on s'est facilement rendu maître, avait été mis par un nommé Haines. Perte : \$1,000.

**Hôtel Belmont.**—A minuit, dans la nuit de vendredi et samedi, la fumée a commencé à s'échapper de la chambre no. 28, où habitait un individu du nom de Lewis, qui s'était donné pour lieutenant dans l'armée du Nord. Perte : \$100.

**Musée de Barnum.**—Un peu après neuf heures, le feu a pris dans le cabinet de lecture du Musée, qui la foule remplissait. Du phosphore et des matières inflammables avaient été jetés sur le parquet dans diverses pièces de l'établissement. L'alarme a été grande, et plusieurs personnes ont été gravement contusionnées dans la cohue qui se précipitait vers les portes. Damage insignifiant.

**Hôtel Lovejoy.**—Deux tentatives d'incendie ont eu lieu dans la nuit; le feu a pris naissance dans la chambre n. 121. La chambre était occupée par un nommé William E. Warren. Perte : \$500. Un peu plus tard, on a aperçu des flammes dans la chambre n. 91, qu'habitait un certain J. Jones. Perte : \$150.

**Hôtel St. Nicolas.**—A neuf heures et demie, le feu a éclaté à la fois dans les chambres Nos. 128, 129, 139 et 174. L'incendie a fait d'assez grands ravages, car les portes, assurément, s'élevaient à \$10,000.

**Hôtel Métropolitain.**—A dix heures, le feu s'est allumé dans la chambre n. 362, donnant sur Broadway, et occupée par le nommé James Simon. Perte : \$1,500. La représentation du théâtre de Niblo, contigu à l'hôtel, a été interrompue, et il a fallu l'intervention du directeur pour calmer les appréhensions des spectateurs et faire continuer la pièce.

**Lefarge House.**—Le feu a pris dans la chambre n. 104, dont un nommé Richardson était le locataire. Perte : \$500. L'alarme a été grande dans la salle du Winter Garden.

**Hôtel St-James.**—On croit qu'un Marylandais, nommé John Schools, a mis le feu dans la chambre n. 84, qu'il avait louée le soir même. Perte insignifiante.

**Hôtel de la cinquième avenue.**—C'est là qu'on a trouvé, outre les matières inflammables partout découvertes, une boîte de cartouches imprégnées de térébenthine. Les pertes, dont on ne dit pas le chiffre exact, doivent être assez considérables.

**Hôtel Howard.**—On soupçonne un individu de Harner, qui avait loué la chambre n. 44. Perte : \$100.

**Hôtel de la Nouvelle-Angleterre.**—Les pertes ont été insignifiantes. A huit heures, on a signalé le feu dans la chambre n. 108. Peu s'en est fallu qu'une dame et son enfant ne fussent suffoqués par la fumée dans la chambre voisine. Perte : \$150.

**Sur les quais.**—A minuit on a essayé d'incendier un bateau chargé de foin sur la rivière du Nord, au pied de Beach street. A quatre heures du matin, nouvelle tentative, non moins infructueuse, sur le bateau *Merchant*, au pied de Franklin street.

D'après certaines informations, le chef de la bande d'incendiaires est un nommé Haynes, qui avait établi son quartier-général à Astor House, et qui passait pour un excellent chimiste. La police ne pense pas que les conjurés fussent au nombre de plus de 20 ou 25.

Pour nous, nous refusons de croire jusqu'à preuve du contraire que les autorités confédérées aient donné le mot d'ordre dans cette affaire. Elle a d'ailleurs été trop mal exécutée pour être le résultat d'un plan mûrement concerté par des hommes tant soit peu intelligents. Si ces tentatives ne sont pas l'œuvre de voleurs purs et simples, elles sont peut-être le fait d'une bande de ces guerilleros qui n'ont ni foi ni loi, ne reconnaissent aucun gouvernement, et travaillent partout pour leur propre compte. Il y a de ces bandes dans le Missouri et le Kentucky; il peut y en avoir qui se soit donné rendez-vous à New-York. Dans tous les cas, il faut remercier la providence, qui a permis que les incendies fussent partout découverts à point nommé, comme si on les avait prévus depuis longtemps, et que les pertes fussent partout assez légères. — *Courrier des E.-U.*

32 ans, ce qui prouve qu'il en est du sautoiro comme du *Johannisherr-Meternich* que tout le monde connaît, dont tout le monde parle, et dont personne n'a jamais vu.

—Le bref pour l'élection du nouveau magistrat-général des Postes doit sortir demain.

—Nous ne recevons pas le *Journal de Québec* depuis plusieurs jours.

—Le *Naval and Military Gazette* annonce que le Major général, Sir John Michael K. C. B., a été nommé commandant en chef du Canada.

—Hier a eu l'installation de la plus petite des deux nouvelles cloches bénies dimanche dernier à l'église paroissiale. Sa campagne doit être hissée cette après-midi.

—Le capitaine Bell, arrêté dans le Haut-Canada, sous soupçon d'avoir pris part à des actes de piraterie commis sur le lac Erie, a reçu sa décharge hier, faute de preuve suffisante pour le mettre en accusation. Arrêté de suite après pour assaut et vol sur le vapeur, il a été écorché, et son procès sur ces accusations doit avoir lieu aujourd'hui même.

—Une dame, qui venait de quitter le bateau d'Oakland, en Californie, montait en hâte dans le wagon du chemin de fer central, au moment même où il partait. Mais à peine les chevaux pressaient-ils leur élan, que la dame effarée se leva en s'écriant : "Stop, stop ! Mr conducteur, arrêtez une minute; il faut que je retourne au bateau; le règlement défendait au conducteur de déferer à la prière de cette dame, le moment du départ était sonné. "Oh ! but you must stop ! indeed you must ! reprim la dame, I'm off and forgotten my baby." C'est-à-dire : "Il faut vous arrêter; je suis sortie du bateau en oubliant mon enfant." Devant un tel appel le règlement fut suspendu.

La dame, qui n'avait pas oublié quelques menus objets lors de son premier voyage, revint cette fois avec son nourrisson : "Oh ! Mr conducteur, je vous suis si obligée ! Qu'aurait dit mon mari si j'étais restée à la maison sans son petit darling ?"

**RECEUR.**—Halfriche, ce petit prévenu mince et maigre, vêtu d'une blouse bleue de campagnard endimanché, est là sur le banc par suite d'une déplorable erreur qu'il a commise.

—Vous avez battu la femme Nenotte ?

—Oui, monsieur.

—Vous l'avez terrassée, roulée par terre, vous l'avez même traînée sur le pavé ?

—Mon Dieu ! oui j'étais ivre.

—Et vous croyez que c'est là une excuse ?

—J'étais ivre; ça m'a fait tromper.

Un témoin est entendu; c'est le sieur Nenotte, mécanicien, le mari de la femme battue. Il faut lui rendre justice, il n'y met pas d'acharnement. Il raconte que passant seule sur un trottoir, sa femme a été soudainement et sans provocation attaquée par le prévenu, terrassée, frappée, traînée avec une brutalité et une fureur sans exemple. Depuis ce temps madame Nenotte garde le lit.

M. le président.—Vous entendez, Halfriche ?

Le prévenu.—Eh bien, oui, que voulez-vous ? je me suis trompé, je l'ai prise pour ma femme. (Rires dans l'auditoire.)

**SILENCE SIGNIFICATIF DE M. GALT.**

Si M. Galt, attribue à l'acte d'union tout ce qui s'est fait de bien en ce pays depuis 25 ans, il semble accepter tacitement la responsabilité du mal qui a pu s'opérer. Il ne dit mot de sa malheureuse aventure de \$100,000. Chose singulière, le ministère a été défait à cause d'un reproche grave que l'opposition lui faisait, et nous n'avons pas entendu un seul mot d'explication depuis ce temps là pour montrer au peuple que la majorité de ses représentants était dans le tort. Le ministre même, qui était le plus sérieusement impliqué par le vote de la Bataille, n'a soufflé pas la moindre syllabe !

—Le peuple trouva mal, très mal, qu'une somme considérable fût sortie de l'échiquier, sans que l'on ait su quelle bourse elle était allée grossir, le ministère répond à cette grave imputation en faisant tous ses efforts pour changer le système qui permet un si scrupuleux examen de sa conduite ! Le ministère ne pouvait choisir, pour admettre la nécessité de changements constitutionnels, de pire occasion que celle qui venait de fournir la preuve de l'efficacité du système actuel ! Aussi toute cette partie du discours de M. Galt semble avoir été reçue avec beaucoup de froideur par son auditoire. Quel coup de foudre pour M. Galt, si au milieu de ce silence de glace qui accueillait ses paroles, une voix s'était bravement élevée pour prononcer ces paroles :

"Que ne parlez-vous de la vote par lequel vous avez été accusé de ne pouvoir rendre compte de la somme de \$100,000, qui était dans le coffre public, qui n'y est plus, et que 'personne autre que vous ne pourrait trouver' ?"

Qui se chargera donc d'inscrire le *manuscript* *factis* sur le frontispice de l'échafaudage fédéral ?

**M. GALT PROUVE QUE LE SYSTÈME QU'IL PROPOSE N'EST PAS LE SYSTÈME FÉDÉRAL, MAIS UNE UNION LÉGISLATIVE.**

M. Galt a dit au banquet de Toronto que pour le présent il fallait se contenter de l'union telle que proposée, et que l'union législative viendrait plus tard.

A l'assemblée de Sherbrooke, M. Galt a été plus circonspect à ce sujet; il n'a pas répété cette déclaration, mais il a prouvé que le plan qu'il proposait équivalait à l'union législative même.

"Le terme *fédération*, dit M. Galt, est mis en usage pour indiquer l'union proposée, parce que ce mot *fédération* est celui avec lequel l'esprit public est le plus familier.

Mais il ne faut pas croire parce qu'on se sert du mot *fédération*, qu'on propose d'introduire dans l'union projetée le principe fédéral qui existe aux Etats-Unis. Aux Etats-Unis, le gouvernement fédéral n'exerce que les pouvoirs qui lui ont été délégués par les différents Etats, lorsque l'Union américaine a été formée. Chaque Etat est regardé comme un pouvoir souverain, lequel a jugé à propos de déléguer au gouvernement central le droit de décider certaines questions d'expression définies. *Tous les pouvoirs indéfinis, tous les droits souverains, restent dans les gouvernements locaux.*"

M. Galt prétend ensuite que c'est le principe de la souveraineté des Etats qui a causé la dissolution de l'union américaine. D'où il faut conclure que suivant M. Galt, le Sud n'aurait pas été menacé et forcé de se révolter par les injustices du Nord (pour parler au point de vue de la sécession) si les Etats n'avaient pas été souverains ! Ce raisonnement est tout logique sous au-dessous d'un homme d'état.

Puis M. Galt montre combien il y a loin de la souveraineté de chaque Etat dans l'union américaine, à l'existence éphémère qu'auraient les gouvernements locaux dans la confédération canadienne.

"Aussi, dit M. Galt, en jetant les bases de l'union de ces provinces, nous ne proposons

"pas que le gouvernement central n'ait que des pouvoirs délégués par les gouvernements locaux." Mais nous proposons d'allier à la fontaine impériale les pouvoirs nécessaires au gouvernement central afin d'en obtenir une mesure qui définira les pouvoirs du gouvernement central et des gouvernements locaux."

Nous ne pouvons mieux faire ressortir les enseignements que contiennent ces passages du discours du ministre des finances qu'en rappelant ce que la *Gazette de Montréal* disait ces jours derniers.

Avec une constitution analogue à celle des Etats-Unis (disait la *Gazette*) où les législatures locales ont la plus grande part des pouvoirs souverains, les Canadiens-français pourraient légiférer comme ils l'entendraient, tandis que sous la confédération proposée, les Anglais du Bas-Canada n'auraient pas besoin de craindre pareil inconvénient.

C'est-à-dire que les Anglais du Bas-Canada seront tout aussi puissants et que les Français du Bas-Canada seront tout aussi impuissants, sous l'union fédérale proposée par la conférence, qu'ils le seraient sous l'union législative.

Et on nous dit avec une bonne foi apparente : "Il vaut mieux accepter la confédération proposée, de crainte qu'on nous impose la rep. by pop."

Les deux systèmes nous assujétiraient au bon vouloir de nos ennemis. Mais vaut-il mieux combattre contre cent que contre vingt-cinq ? L'union fédérale proposée n'est rien autre chose, au point de vue des institutions particulières du Bas-Canada, qu'une extension de l'union législative actuelle. Et serait-ce une véritable fédération, une fédération américaine, dans l'opinion de tous les esprits patriotes, en même temps que réfléchis, il faudrait encore la repousser, car, en premier lieu, toute confédération est essentiellement et par rapport au Bas-Canada surtout, mauvaise et nullement désirable; en second lieu, toute confédération bonne ou mauvaise nous conduit à l'union législative.

Si vous ne pouvez vous en croire, consultez Lord Durham. M. Galt ou la *Gazette* de Montréal.

**MÉDÉRIC LANCOT.**

—Notre confrère de l'*Ere Nouvelle* a répondu à la première question que nous avons posée à l'honneur de lui poser, que la mise en opération du chemin de fer d'Arthabaska l'occupait de toute perquisition pour s'assurer si le représentant de Trois-Rivières avait ou non regu la balance qu'il réclamait du Grand Tronc. Il va sans dire, en effet, que s'il ne l'avait pas reçue, le chemin de fer ne serait pas mis en opération, comme on se propose de le faire dans quelques jours.

Quant à la seconde réflexion que nous avons suggérée l'article du journal patriotique de Trois-Rivières, les explications de notre confrère sont de nature à satisfaire les consciences les plus rigides.

"Quant à la seconde demande dit l'*Ere Nouvelle*, que nous fait notre confrère (concernant ses vues sur la confédération) nous devons d'abord le remercier de la délicatesse de son verbiage et lui dire que les *compromis* sont plus loin de nous que jamais."

Nous n'en avons jamais douté, et nous aurions été peinés que notre confiance ne fût pas partagée par tous nos amis.

**MÉDÉRIC LANCOT.**

**La Compagnie du Richelieu**

**LANCE DU VAPEUR QUEBEC**

Mardi matin, un message de la compagnie du Richelieu nous remettait une gracieuse invitation de la part de son courtis agent, M. J. B. Lamère, nous priant de nous rendre le lendemain matin à bord du vapeur *Trois-Rivières*, qui devait nous transporter à Sorel, pour y être témoin de la lance d'un nouveau vapeur que la compagnie du Richelieu allait ajouter à sa flotte déjà si considérable.

La lecture de ce pli nous causa une véritable joie et nous murmurâmes intérieurement un chaleureux remerciement au bon génie qui venait ainsi nous arracher pour tout un jour à l'atmosphère caractéristique d'un cabinet de rédaction, et cela pour nous mettre en présence d'un spectacle vraiment grandiose : la lance d'un palais flottant.

Des six heures du matin, le lendemain, nous étions sur pied, et nous constations, avec un désappointement moitié tragique moitié comique, que l'astre du jour dormait pudiquement enseveli sous des monceaux de brumes grises jetées en désordre sur ses formes séculaires. Le vieux Juif-Errant de l'autre monde réparait obstinément ses forces épuisées dans une nœce de trois jours, célébrée à l'occasion du mariage d'une de ses petites nièces à laquelle il avait enfin, dit-on, réussi à trouver un mari. Incapable de le contrarier dans son dodo, nous primes le parti de nous amuser et d'être gai sans lui ce jour-là.

Nous empoignâmes donc un riffard, et, en compagnie d'un ami, nous nous dirigeâmes vers le port.

Le joli vapeur *Trois-Rivières*, impatient de prendre sa course, secouait sous le vent sa noire crinière et faisait des bonds fiévreux pour rompre ses amarres. Les eaux bleues du fleuve battaient et léchaient ses flancs polis et blancs comme l'ivoire, et retombaient en écume pour recommencer incessamment la même lutte inutile et folle.

Enfin, la cloche du bateau jeta ses sons argentins dans l'air, l'équipage rendit le mors à l'impatient coursier, et quelques secondes après il bondissait sur les vagues, mordant de sa proue acérée la plaine liquide qui bouillonnait sous sa brève carresse.

Les rives du fleuve, moroses et désolées comme le ciel qui les surplombaient, fuyaient derrière nous avec un vertige effrayant. Les villages et les hameaux jetés sur leurs côtes s'évanouissaient les uns après les autres dans un horizon de brouillards opaques. Nous nous tenions sur le pont pour jouir de cette course furibonde; un vent du nord, rendu plus furieux encore par la marche du vaisseau, nous fouettait la figure et lançait nos mâchoires et celles de nos voisins dans un cancan désordonné.

Préoccupé par le spectacle que nous avions sous les yeux, pour nous arracher à ces sensations d'un désagrément charmant, nous restions là avec des figures renfrognées et impossibles, et il ne fallut rien moins que la voix grêle de la clochette du digne pour nous rendre à nous-mêmes et rendre à nos physionomies apoplectiques leur calme et leur placidité habituelles.

Recueilli et convaincu de la haute convenance d'un excellent déjeuner quand l'estomac appelle sur tous les tons, nous entrâmes de nouveau dans les salons de notre habitation flottante. Sur des nappes d'un éclatant blanc, était jetée et là dans un désordre souverainement gracieux, une vaisselle qui lais-

sait flotter au-dessus d'elle des nuages de vapeur odorante. Du poison pris le matin même dans le fleuve, chantait et grésillait au seul souvenir du gril sur lequel on l'avait martyrisé. Des pommes de terre, costumées et déguisées de toutes les façons, vous faisaient des petits signes irrésistibles. Un thé chinois pur sang bouillonnait dans de théières au cou gracieux.

Au tour de cette table dressée sans doute par quelque maître d'hôtel jadis au service d'Aladin, souriaient des physionomies de tous les âges et de toutes les nationalités. Tout au bout et faisant les honneurs avec une grâce et une politesse de bon aloi, trônait le digne capitaine Duval, le souverain du bateau qui nous portait dans ses flammes.

Une conversation intime, animée et émaillée de gais propos noyait les bruits prosaïques et agaçants des couteaux et des fourchettes. On engloutissait une patate entre un bon mot et le franc éclat de rire qui enflait les joues du charitable voisin. Comme il arrive toujours dans les excursions de ce genre, vingt minutes après le départ, tout le monde avait presque envie de se touter et de se dire des tendresses. Preuve irrésistible que les hommes gagnent toujours à se connaître !

Comme tout déjeuner—quelque bon qu'il puisse être—doit avoir un terme, les estomacs rassasiés se levèrent instinctivement afin de permettre aux gars de table de procéder au déshabillage du couvert. Pendant ce temps, les uns allèrent fumer un cigare ou caresser une vieille pipe favorite sur le pont du bateau, les autres s'étendirent nonchalamment sur de causeuses pour faire la sieste. Une fois cette pieuse habitude satisfaite et ce tribut payé à la nature, les intimes se groupèrent autour des tables de jeu et se lancèrent, le sérieux et la gravité au front, les uns dans une partie de piquet ou d'écarté, les autres dans une joute au whist ou au dix. Dès lors, les salons prirent une teinte et une physionomie monotone, le bruit régulier et fort peu harmonieux des cartes qu'on mêle, n'étant interrompu qu'à de rares intervalles, par quelques saillies plus ou moins spirituelles jetées distrairement par un joueur moins sérieux que ses compagnons.

Nous ne savons vraiment pas ce qui serait advenu de tout ce monde absorbé dans l'intérêt immense de cette distraction inventée pour un roi blasé, si on ne fut venu nous annoncer que nous touchions au terme de notre voyage. Un soupir de satisfaction s'échappa de notre poitrine quand nous vîmes l'effet électrique produit par ces paroles magiques. En un instant l'avant du bateau fut emallé de prunelles démesurément tendues pour apercevoir la coquette ville de Sorel, encore invisible à travers le brouillard. Elle nous apparut enfin, pleureuse comme une petite fille qu'on aurait refusé de prendre au sérieux, ses deux bras enlancés dans une étroite étreinte deux amoureux qu'elle trompe à la fois : l'humble Richelieu et le fier St. Laurent.

Pour ce jour de fête, la grande coquette avait revêtu ses plus séduisantes parures. La petite flotte de son port, couverte de pavillons de toutes couleurs, lui faisait un gracieux diadème; ses quais, couverts d'une foule curieuse, égayée ça et là par de douces et charmantes figures de femme, présentaient une apparence animée et réjouie.

Bien loin, sur la rive opposée, se tenait rigide et froide la silhouette du noble vapeur, cause de tout ce gala. La distance nous le fit d'abord mal juger, mais à mesure que nous nous en approchions, une impression plus favorable faisait place à ce premier désappointement. Une fois entrés dans le port nous pûmes admirer ses formes à la fois colossales et gracieuses.

L'historique de ce géant et roi de notre navigation intérieure, intéressera sans doute nos lecteurs.

L'année dernière, M. J. B. Lamère, l'intelligent directeur de la compagnie du Richelieu, se rendait à Glasgow, en Ecosse, pour y contracter avec la maison Barclay, Curle et Cie, la construction d'un nouveau navire en devenant indispensable à la compagnie. Il emportait avec lui un plan du bateau, dessiné par la célèbre maison Inglis et Cie, de New-York, d'après les magnifiques vapeurs clippers qui font le service sur l'Hudson. Les innombrables pièces du nouveau vapeur, fabriquées avec le meilleur fer par les MM. Barclay, et soigneusement étiquetées, arrivaient à Sorel dans le mois de juin dernier, pour y être assemblées. Cette difficile et importante entreprise fut confiée à la maison Barclay et Cie, de Sorel, affiliée, nous a-t-on dit, à la maison Barclay, Curle et Cie, de Glasgow.

De toutes ces pièces détachées et grandes de quelques pieds seulement, on a fait un colossal coquille de 285 pieds de long, presque aussi gracieuse et séduisante qu'une taille de femme. En largeur elle mesure 34 pieds et la profondeur de sa cale est de 11 pieds. Trois ponts s'appuieront sur cette charpente de fer, dont deux auront une double rangée de magnifiques cabines au nombre de 154. En ajoutant à ce chiffre les couchettes placées dans le salon des dames, on arrive à un total de 4 à 500 lits.

La force des machines du nouveau vapeur sera un peu plus considérable que celle du *Montréal*.

Maintenant que nous avons dit ce que sera le futur roi de notre navigation intérieure, voyons un peu comment il va faire son entrée dans son nouveau domaine. Il est midi et demi; on entend sur la rive opposée, la chanson monotone des travailleurs chargés de briser ses liens. La dernière clef vient de voler en éclats sous un vigoureux coup de hache et le voilà qui s'avance frissonnant sur sa couche gigantesque.

Le Richelieu l'attend avec impatience et le baise au front au moment où il se penche sur lui. Sa large poitrine refoule amoureusement les ondes de la coquette rivière, et bientôt il s'assied complaisamment sur son vaste sein. A le voir ainsi calme, majestueux et positif, on dirait vraiment qu'il a toujours été ainsi mollement bercé par le flot qui le porte.

Mais voyez donc, on dirait qu'il semble déjà avoir la conscience de l'admiration qu'il crée autour de lui, et qu'il tient à nous laisser voir dans tous ces gracieux détails les richesses de ses contours.

Semblable à la jeune fille qui tremble qu'une perfection ou qu'un délicieux détail de sa personne échappe à l'œil de ses admirateurs, il a le soin de faire une charmante piroquette qui met en relief toutes les beautés et les finesse emprisonnées dans sa taille. Après nous avoir ainsi brûlé la prunelle, il nous tire une profonde révérence et s'éloigne de nous. Ne le dérangeons pas dans sa fuite, et retournons à bord du *Trois-Rivières*, où une surprise nous a été ménagée par l'aimable gérant de la compagnie et le digne capitaine Duval.

Deux longues tables, couvertes de rafraichissements de toutes sortes, depuis le pétillant et surnois champagne jusqu'à l'onde pure et fraîche du St. Laurent, avaient été dressées

dans les salons de *Trois-Rivières*. A la table d'honneur, présidait M. Sincennes, président de la compagnie.

A ses côtés figuraient M. John Pratt, vice-président, M. David Torrance, M. Adolphe Roy, et M. Wm. McNaughton, membres du bureau des directeurs, et M. J. B. Lamère, gérant. On remarquait aussi à la même table MM. E. Atwater, Wilfred Dorion, R. K. Kitson, maître de Sorol, le Dr. Leclerc, le colonel David, de la maison de la Trinité, le capitaine Rodolph, le capitaine Labelle, le conseiller McGauran, M. Fournier, de la maison Fournier et Cie., M. Désiré Girouard, et plusieurs autres citoyens tant de Sorol que de Montréal.

M. Kitson occupait la tête de l'autre table. Chacun prit place avec un entrain réellement remarquable, et l'instant d'après, les santés loyales d'usage étaient accueillies avec l'enthousiasme ordinaire.

La première santé régulière qui fut ensuite proposée fut celle de M. Kitson, maître de Sorol, qui répondit par quelques paroles bien pensées, et fit d'éloge de la compagnie du Richelieu en termes qui soulevèrent des applaudissements enthousiastes.

A cette santé succéda celle du président de la compagnie, M. Sincennes, proposée par M. J. B. Lamère. Inutile de dire que les invités firent honneur à l'énergie et à l'esprit d'entreprise de celui qui en était l'objet, et que cette santé fut enthousiasmée comme celles qui l'avaient précédée.

La santé de la maison Barclay et Cie, les constructeurs de la coque du nouveau vapeur, fut ensuite proposée par M. Sincennes, après que ce monsieur eût répondu courtoisement à la santé qu'on venait de lui porter. M. Barclay en répondant à cette santé, dit qu'il ne doutait pas qu'avant peu d'années on n'aurait pas besoin du secours de l'étranger pour fabriquer en entier des navires en fer comme celui qui venait d'être lancé.

A la santé de la presse, proposée par M. J. B. Lamère, répondirent MM. Barthe, de la *Gazette de Sorol*, M. Perry, de la *Gazette de Montréal*, M. McDonald, du *Montreal Herald*, M. Royal, de la *Revue Canadienne*, M. Provencher, de la *Minerve*, M. Gendreau, de l'*Ordre*, et le représentant de l'*Union Nationale*.

M. W. Dorion, appelé ensuite à prendre la parole, fit un magnifique éloge de la compagnie du Richelieu. Après avoir analysé ses progrès étonnants, il prophétisa qu'avant peu d'années elle serait capable de rivaliser avec les plus célèbres compagnies de navigation intérieure des Etats-Unis et du vieux continent européen. En terminant, il proposa la santé de la compagnie. Cette santé fut enlevée au milieu d'applaudissements chaleureux, et M. J. B. Lamère, appelé à y répondre, nous donna en quelques mots le secret de la prospérité de cette populaire compagnie. Cette prospérité, dit-il, est assise sur la confiance que nous avons toujours cherché à nous mériter du public. Si nous avons si bien réussi dans cette louable ambition, c'est que nous avons toujours eu pour motto que la politesse était la meilleure politique et que celui qui paye a droit de s'attendre en retour à être courtoisement traité par celui qui reçoit. Ses réflexions si pleines de justesse et de vérité furent vivement applaudies.

M. D. Girouard fut ensuite appelé à prendre la parole et fit à grands traits l'histoire de la compagnie du Richelieu. Le manque d'espace nous empêche de publier au long l'allocation pleine d'intérêt qu'il prononça à cette occasion.

M. Fournier se leva ensuite pour proposer la santé des Dames. Dans une spirituelle improvisation M. Ovide Porrault fit honneur à sa réputation d'homme galant et d'administrateur du beau sexe, et M. Joseph Daly chanta avec un goût charmant la jolie chanson : *Battelier, dit Lisette*.

A cette santé succédèrent celles des directeurs de la compagnie, proposée par M. T. G. Coursoles; celle de M. J. B. Lamère, proposée par M. J. Daley; celle de M. Jos. N. Beaudry; proposée par M. J. B. Lamère; celle du colonel David, proposée par M. Jos. N. Beaudry; celle de M. John Young, proposée par le colonel David; celle du capitaine Labelle, futur capitaine du nouveau vapeur *Québec*, proposée par M. Perry; celles de MM. McNaughton, John Pratt et Torrance, directeurs de la compagnie, et enfin celle du digne capit. Cotté, maintenant attaché à la commission du hâvre, qui fut proposée par M. Roy.

Ces différentes santés furent reçues avec un enthousiasme croissant, et chacun y répondit avec l'éloquence du cœur.

Toutes les santés étant épuisées, on se leva d'un commun accord pour entonner le *God save the Queen*, chacun faisant une partie quelconque dans ce concert improvisé.

Quelques minutes plus tard nous échangeâmes des adieux touchants avec les habitants de Sorol, le *Trois-Rivières* tournant de nouveaux sa proue vers le St Laurent et nous voguâmes à toute vapeur du côté de Montréal, contraindre dans notre marche par une violente bourrasque du sud-est. Partis à 24 heures de Sorol, nous entrâmes dans le port de Montréal un peu avant huit heures, juste à temps pour courir au concert de Mlle. Camille Urso.

Avant de terminer cette imparfaite esquisse d'une excursion qui restera toujours vivace dans notre mémoire, nous craignons manquer à notre devoir si nous ne rendions pas un hommage public à M. J. B. Lamère, au capitaine David, au capitaine Labelle à M. J. N. Beaudry et autres employés de la compagnie, pour les délicatesses sans nombre qu'il ont prodiguées à leurs hôtes dans le cours de ce voyage. Avec de pareils employés, la compagnie du Richelieu, dans la prospérité à été jusqu'ici vraiment merveilleuse, ne peut que voir ses progrès et sa popularité grandir, —venir que nous lui souhaitons du fond du cœur.

T. THOMPSON.

### M. Berryer en Angleterre.

Nous avons annoncé le voyage de M. Berryer en Angleterre. Le barreau anglais a voulu dignement fêter une des gloires du barreau français, et lui a offert un grand banquet. Nous en empruntons le compte-rendu à l'*International* de Londres.

Le fauteuil était occupé par sir Roundell Palmer, qui avait à sa droite M. Berryer, et à sa gauche lord Brougham. Parmi les convives, on remarquait le chancelier de l'Echiquier, M. Desmarest, bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, M. Phillimore, avocat de la reine, etc., etc.

Après les toasts à la reine et au prince de Galles, le président a dit que, pour montrer le respect de l'assemblée pour la grande nation à laquelle appartenait l'hôte illustre assis à leur table, ainsi que la valeur qu'elle att-

chait à une alliance amicale avec cette grande nation, il proposait la santé de l'empereur des Français.

Ce toast a été accueilli par un tonnerre d'applaudissements.

Le président a ensuite dépeint la vie de M. Berryer, et porté sa santé.

M. Berryer a répondu en ces termes :

Messieurs.

Vous me croirez quand je vous dirai que je suis profondément ému à l'aspect de cette imposante et presque fraternelle réception. Applaudissements. Je me suis accueilli au milieu de la grande et libre Angleterre; vous ne vous étonnez pas qu'il y ait du trouble dans ma manière d'exprimer mes remerciements. Hier, M. l'atorney-général, je vous félicitais et je félicitais ce grand et noble pays de voir l'atorney-général (spectacle rare pour nous) déployer un zèle aussi éclairé que sage pour perfectionner la loi. (Applaudissements). Aujourd'hui, comme avocat, je me sens ému de vous voir parler, comme chef du barreau, au nom des avocats. Grand et beau spectacle, qui me rappelle que telle était la coutume de mon pays quand les procureurs-généraux et les avocats généraux s'appelaient eux-mêmes les généraux des avocats. En me parlant au nom du barreau anglais, vous daigniez me complimenter sur les travaux de ma vie. J'avoue que je me sens humilié de ces compliments; je me rappelle que ce furent les avocats anglais, ceux qui ont honoré de leur amitié; que ce fut lord Lyndhurst, que nous pleurons tous — (Applaudissements) — et cet autre grand homme qui a voulu m'initier à toutes les grandes choses de ce pays — ce noble propagateur de tous les progrès, de toutes les institutions libérales même dans cette libre Angleterre, ce grand homme que je salue dans lord Brougham! (Applaudissements). Après cinquante ans de travaux, j'ai reçu de mes confrères de France un témoignage de fraternelle sympathie. Mais là j'étais au milieu des miens.

J'étais soutenu par cinquante années de relations amicales. Encore une fois, j'étais auprès des miens; mais près de vous je ne saurais dire ce que je sens. Si, laissez-moi dire ce que j'éprouve en ce moment; il me semble que c'est la voix de la postérité que j'entends tomber de vos lèvres. (Applaudissements). Il y a une pensée plus féconde pour l'avenir qu'un hommage rendu à un seul homme; il y a l'alliance des barreaux des deux nations les plus civilisées du monde. J'ai assisté à toutes les cours de justice de votre pays, à toutes les délibérations judiciaires; j'ai été frappé de la situation qu'on y fait au barreau. Rien ne pouvait plus me toucher que ces entretiens familiers entre le juge et l'avocat. Cela prouve à ce dernier l'attention qui lui est accordée, et j'y vois une garantie pour le sentiment d'indépendance qui doit appartenir à cette noble profession. Je fais des vœux ardents pour que l'alliance des deux barreaux vienne à se cimenter. (Applaudissements). Nous ne pouvons, en France, avoir de ces réunions que la loi autorise dans ce pays; mais nous pouvons nous mettre en communication les uns avec les autres, et de ces communications naîtront, j'espère, l'union des intelligences. Le barreau français n'a pas, comme le barreau anglais, fourni des hommes à toutes les situations de la vie politique. Au milieu de nos révolutions, les hommes qui se respectent n'ont pas voulu accepter d'emplois. Le barreau a resté l'asile de ceux qui, froissés dans leurs convictions, n'ont pas voulu fléchir. On compte parmi eux les plus éminents. (Applaudissements). Nous possédons le libre échange, mais il ne faut pas qu'il se borne à l'échange des soieries et des cotonnades, il faut que ce soit le libre échange des idées. (Applaud.) Vous pourrez trouver chez nous beaucoup de choses bonnes à prendre. Nous rencontrons chez vous des écrivains instruits, éclairés; une presse puissante, que nous ne connaissons pas. Je vote pour l'alliance des deux barreaux, et je prie mon collègue du second mon vote. (Longs applaudissements.)

Le président porte ensuite la santé de lord Brougham qui, dans réponse, se défend de comparer M. Berryer aux avocats des temps anciens et classiques, parce qu'il ne peut l'assimiler qu'à l'Arglais Erskine, le premier avocat que le monde ait produit. Et le noble lord part de là pour établir la comparaison, entre les deux orateurs. Dans cette comparaison lord Brougham a commis un léger lapsus linguæ, en disant que M. Berryer était un des orateurs les plus distingués du Sénat français.

On a ensuite porté d'autres toasts, entre autres celui de la chambre des communes, auquel M. Gladstone a répondu en faisant un parallèle entre le barreau, qui a défendu l'intérieur des libertés de l'Angleterre, et le parlement, qui a défendu le principe de liberté sur tous les points du globe. Dans le cours de son discours, le chancelier de l'Echiquier a dit également qu'un des principaux motifs de cette réunion était le désir de prouver que l'union cordiale de cœur et de sentiment entre les deux grandes nations de France et d'Angleterre allait toujours en se fortifiant.

L'assemblée s'est ensuite séparée, après le vote d'usage des remerciements au président.

—La cour d'appel s'est ouverte hier matin à dix heures, ainsi que la cour des sessions triestrielles, sous la présidence de Son Honneur le juge Coursole.

—Les Ecossais ont gaiement fêté la St. André, mardi. En dépit du mauvais temps, ils se sont formés en procession à l'Institut des Arts et précédés de la bande de Prince, sous l'habile direction de notre jeune compatriote et artiste M. Lavallée, ils se sont rendus à l'église du Dr. Taylor, rue Laguchetière, où un sermon de circonstance leur a été donné. Après le service, ils sont retournés au même institut, et s'y sont dispersés.

—Les codificateurs viennent de faire distribuer leur septième rapport qui termine le Code Civil. Il ne leur reste plus qu'à terminer le Code de Procédure qui est déjà très-avancé. Ainsi nous posséderons bientôt en entier cette grande œuvre à laquelle restera attaché le nom de M. Morin, déjà si glorieux dans notre histoire politique, et ceux de MM. Caron et Day.—*Canadien*.

INONDATION AU SEMINAIRE.—Lundi soir des ouvriers travaillaient, dans le quatrième étage, aux travaux de pompe du Séminaire, quand un enfant eut l'idée de faire tourner une partie du conduit principal qui s'adaptait en vau; aussitôt l'on vit se précipiter avec une force terrible, un volume d'eau de quatre ou cinq pouces de diamètre. En un instant il y eut dans la salle près d'un pied d'eau. Bientôt l'eau s'infiltra dans les voûtes, descendit au troisième étage, puis au dernier, en alternant dans sa route plusieurs objets du prix, des bibliothèques entières. On essaya de fermer la clé de cave, mais elle fut

sans efficacité, et il s'écoula au moins dix minutes, et plusieurs tonnes d'eau, avant qu'on ait pu y apporter remède.—*Minerve*.

—Nous apprenons que MM. Laurier et Archambault avocats de cette ville viennent de s'adjoindre comme associé M. Henri Lesieur Desaulniers qui fut admis à la pratique de la profession au mois d'août.

MM. Laurier Archambault et Desaulniers ont ouvert un bureau au coin des rues St. Vincent et Ste Thérèse, au dessus du bureau occupé par M. J. Duhamel.

L'acquisition que vient de faire MM. Laurier et Archambault dans la personne de M. Desaulniers ne permet pas de douter du succès, toujours assez certain d'ailleurs, dans un centre comme le nôtre surtout, des trois jeunes débutants dans la profession. Les talents brillants qui distinguent nos jeunes amis leur sont un gage d'avenir, car le public sait assez apprécier le mérite pour ne pas laisser en arrière trois des jeunes avocats les plus capables assurément qu'il ait été mis en demeure d'encourager.

Nous nous félicitons du succès qui attend nécessairement ces Messieurs, et nous leur souhaitons une clientèle brillante et riche, car le substantiel est devenu, paraît-il, une des nécessités de notre pauvre humanité.

—Neuf prisonnier ont réussi à s'échapper de la prison de Belleville, dans la soirée du 30 après avoir scié les barreaux de fer des fenêtres. Un prisonnier ayant refusé des suivre, ils menaçaient de lui tirer un coup de pistolet, s'il donnait l'alarme. La police est maintenant sur les traces des prisonniers.

—Je serais curieux de savoir lequel d'Adam ou d'Eve—trouvant le temps long—a demandé le premier à l'autre quelle heure il était. Une chose qui m'humilie profondément est de voir que le génie humain a des limites, quand la bêtise humaine n'en a pas.

DIALOGUE.—Nous glanons le dialogue suivant entre deux journaux qui occupent une certaine position dans la presse :

—Il est dispendieux d'être malade : Lincoln a mis un impôt sur la maladie. Il n'est pas moins dispendieux de se bien porter. Lincoln a mis un impôt sur la santé.—(*Journal de Louisville*.)

—Mais il reste une consolation au *Journal*; c'est qu'il n'y a pas d'impôt sur le mensonge.—(*Chronicle de Washington*.)

—Cela tient à ce que le parti qui cultive le mensonge est celui qui établit les impôts.—(*Journal de Louisville*.)

### Le Rationalisme et la Confédération.

Nous disons, il y a quelque temps, que le rationalisme et le protestantisme accepteraient la confédération qui doit naturellement mener la réalisation de leurs idées et de leurs espérances communes. Marchant tous deux vers le même but, l'émancipation de la raison humaine, travaillant à établir leurs doctrines sur les ruines de l'autorité religieuse; ils ne pouvaient manquer de se rallier à un système destiné à détruire l'influence clérical que'ils combattent avec tant d'acharnement.

Nous venons d'assister à une lecture qui confirme nos prévisions et démontre clairement que le clergé peut attendre de la confédération.

Cette lecture avait lieu à l'Institut Canadien, et elle avait pour sujet : « la nationalité. » Si nous n'avions pas été à l'Institut Canadien nous aurions été surpris des marques d'approbation données par plusieurs membres aux principes proclamés par l'auteur de cette lecture. Mais nous avons applaudi avec eux à l'idée de la reproduction sur les journaux. Nous pouvons les assurer qu'ils ont tort de croire qu'aucun journal ne voudra se prêter à leur désir; nous sommes prêts à leur rendre ce service; les colonnes de notre journal leur sont ouvertes. Nous l'avouons humblement, cette lecture servira mieux que nos articles la cause que nous défendons; elle prouvera la sincérité des motifs qui nous engagent, à dévoiler les funestes résultats de la Confédération, au point de vue national et religieux, puisque ce sont ces résultats même qui la font accepter par les rationalistes.

Comme il serait très long de démontrer la fausseté de tous les principes et de tous les raisonnements qui la composent et les contradictions bizarres dont elle fourmille, nous n'en donnerons aujourd'hui qu'une faible idée.

Foulant aux pieds les sentiments les plus nobles de la nature humaine, attaquant l'ordre même établi par la Providence, le savant leur pose en principe; que les peuples comme les individus ne doivent avoir d'autre but que le progrès matériel, et que les distinctions nationales s'opposent à ce progrès, on doit chercher à les faire disparaître. C'est un absurde, d'après lui, de prétendre que la langue et la religion constituent la nationalité d'un peuple, c'est un préjugé, une chimère funeste qui entrave la marche de l'humanité vers la perfection mais qui s'efface du jour en jour devant le progrès de la raison humaine.

Partant de ces données il condamne, il flétrit les peuples qui, pour rester fidèles à leurs traditions nationales, aux souvenirs glorieux de leurs ancêtres, sacrifient leurs intérêts matériels et conclut en disant que les Canadiens-Français devaient s'élever au-dessus de ces préjugés vulgaires, chercher la prospérité et le progrès dans la fusion des races de l'Amérique Britannique du Nord.

Il est toujours choquant d'entendre proclamer des principes et des sentiments si flétrissables, mais quand ils partent de la bouche d'un jeune homme, on éprouve plus de pitié que de colère. Ces sentiments ne sont point naturels dans le cœur du jeune homme, l'amour propre, le désir de se faire une réputation d'esprit fort peuvent seuls les inspirer. Il est de bon ton parait-il, maintenant de se vieillir pour excuser la froideur de ses sentiments et le scepticisme ridicule dont on aime à l'entourer; on rougit de cette vivacité de sentiment et de ce noble enthousiasme pour le beau et le vrai, si naturel aux jeunes âmes que le vice ou de sordides intérêts n'ont pas desséchés. On veut paraître homme sérieux, homme positif à tout prix, en se dépillant même du plus bel apogée de la jeunesse. Mais sachez donc, précoces vieillards, que tout s'enchaîne dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique et politique, et que détruire le sentiment national, c'est affaiblir et briser le lien qui unit entre elles les familles et les sociétés.

On aime son pays, on s'attache aux glorieuses traditions de ses ancêtres, à la langue, à la religion et aux mœurs qu'ils nous ont transmises, comme le fils aime son père, et s'attache au nom, à l'héritage qu'il lui légue. L'honneur et la patrie et l'extension, l'ensemble de toutes les affections qui honorent la nature humaine, c'est l'océan où vont se perdre et se confondre, comme autant de fleuves et de rivières, tous

les sentiments du cœur humain. Aussi nier l'un c'est nier l'autre, tant ils se touchent et s'entrelacent, brisent un anneau la chaîne est rompue et la société croule. Si un peuple à le droit de renoncer à la langue à la religion de ses pères, le fils à le droit de renoncer au nom de son père, de sacrifier la famille à son égoïsme. Le citoyen qui trahit sa patrie est aussi lâche que celui qui trahit sa famille. L'honneur de la patrie n'étant que l'extension de tous les autres sentiments de l'âme, celui qui ne le possède pas ne possède pas les autres et par conséquent manque de cœur. Or l'amour de la patrie n'étant autre chose que l'attachement à la langue, à la religion et à tous les éléments constitutifs de sa nationalité, celui qui prêche le sacrifice de ces éléments nationaux manque nécessairement d'un des plus nobles attributs de la nature humaine et il ne devrait pas s'en vanter. Mauvais fils, mauvais père, mauvais époux, mauvais citoyen, dit-on souvent, c'est naturel, on est l'un ou l'autre en vertu du même principe. Et on s'en vient dire après cela que l'attachement d'un peuple aux éléments essentiels de sa nationalité est un préjugé, un obstacle au progrès de l'humanité! Mais alors accusez en Dieu lui-même, prenez-vous en à l'ordre établi par sa divine Providence. C'est lui qui a mis dans tous les êtres de la création cet instinct de conservation, qui les attache à leur existence, or un peuple est un être moral composé d'un grand nombre d'êtres qui lui font une existence à part qu'il cherche à conserver. Et d'ailleurs comment oser prétendre que cet attachement sacré d'un peuple à ses attributs distinctifs est un obstacle au progrès universel?

Au contraire n'est-ce pas par la diversité des êtres de la création, par la différence de leurs aptitudes que s'opère ce progrès. De même qu'il n'y a pas deux êtres, deux espèces, deux genres semblables, ainsi il ne peut y avoir deux peuples semblables. Chacun a ses attributs, ses tendances caractéristiques, et c'est cet antagonisme, cette juste position d'idées et d'intérêts divers qui opère dans le champ de l'intelligence humaine ces inventions et ces perfectionnements admirables. C'est par l'application de leurs aptitudes différentes, c'est en travaillant, chacune dans la sphère qui convient à son génie, au développement des sciences et des arts que la France et l'Angleterre ont élevé l'Europe à un si haut degré de civilisation. Il doit en être ainsi en Amérique. Ceux qui prêchent la fusion des races, ceux d'entre nous qui paraissent prêts à sacrifier nos distinctions sociales, nous seulement foulent aux pieds les sentiments les plus nobles, mais encore ils se mettent en contradiction avec eux-mêmes, ils veulent la destruction d'un élément essentiel de ce progrès dont ils sont les fervents adorateurs. Nous ne parlons pas que du progrès matériel, mais surtout du progrès moral et intellectuel qui mérite bien, après tout, qu'on s'occupe de lui. Car, quoi qu'en dise M. le lecteur, il y a autre chose que des intérêts purement matériels dans le monde, il y a les intérêts moraux et intellectuels, et autant l'âme l'emporte sur le corps, autant ceux-ci l'emportent sur ceux-là. Au risque de vous déplaire, nous vous dirons que Dieu a bien fait ce qu'il a fait, et croyez-moi il est un peu tard, maintenant que le monde marche depuis six mille ans, de défaire son ouvrage.

Nous n'aurions pas relevé les erreurs de cette lecture dans toute autre circonstance, mais nous croyons que la majorité des membres de l'Institut-Canadien partage nos opinions et nous saurait gré de les avoir exprimées. Nous espérons que les doctrines anti-nationales et anti-religieuses de quelques-uns des partisans de la confédération ouvriront des yeux à la lumière et des cœurs à la conviction. Nous publierons prochainement un article écrit sous l'inspiration du rationalisme et qui offrira à l'autorité religieuse une brillante perspective dans la confédération. Puissent tous ces aveux et ces concessions mettre les amis de leur pays sur leurs gardes!

L. O. DAVID.

— Nous faisons les extraits suivants des deux derniers articles du *Canadien*, à propos des articles du *Courrier du Canada* en faveur du divorce :

« Si nous nous en étions douté, tout en relevant ce qui, dans son article sur le divorce, nous avait justement froissé et blessé la conscience publique dans ce qu'elle a de plus détestable et de plus cher, sa susceptibilité religieuse, nous nous serions abstenus de mêler un grain de plaisanterie aux reproches que provoquait son inconcevable et audacieuse argumentation. »

« Mais nous ne saurions permettre au *Courrier* d'éluder, à la faveur d'une querelle personnelle, la question principale, et nous devons l'y ramener au risque de prolonger encore un peu le débat. Il a déjà esquissé la question de publicité relativement à la nouvelle constitution, il veut maintenant esquiver la question bien autrement importante du divorce, nous ne lui laisserons point opter entre cette seconde évasion en paix comme la première. »

« Nous avons incriminé en le citant l'article du *Courrier* du 11. Notre confrère nous accuse de mauvaise foi, mais comment pouvait-il y avoir mauvaise foi lorsqu'en reproduisant intégralement son article, nous mettions nos lecteurs à même de corriger notre interprétation d'après son texte, si elle était erronée. Nous l'avons dit plus accusé de chercher pour se sauver à rejeter, dans son second article, la responsabilité de ses opinions hétérodoxes sur le clergé. Notre confrère ne s'est ni rétracté ni justifié. La preuve que cette double accusation a porté et qu'elle était juste, c'est que le *Courrier* est hors de lui-même. Ce ne sont pas nos plaisanteries seules qui l'ont mis en cet état, ce sont les reproches qu'il a reçus, c'est le désarroi dont il est menacé de deux parts. »

« Le *Canadien* a clos par ce paragraphe la discussion qu'il avait engagée avec le *Courrier du Canada* au sujet du divorce :

« Ainsi le *Courrier* n'ose ni justifier, ni rétracter ses opinions sur le divorce. Il a pour en les maintenant de froisser la conscience catholique et il n'a pas le courage chrétien d'avouer qu'il a été trop loin. »

« Il avait laissé percer le moindre regret, loin de l'embarasser nous l'aurions à coup sûr aidé à sortir du mauvais pas qu'il a fait. Mais il n'a laissé percer que de la colère. Il disait l'autre jour, en levant les yeux au ciel ou en les baissant vers son livre d'abonnement, nous ne savons pas sa juste, qu'il n'a pas de zèle que pour la religion et la patrie. »

« Ces belles déclarations ne prouvent rien, le premier intrigant venu en ferait tant qu'on voudrait, parvu que cela servit ses intérêts. Une rétractation seule peut valoir mainte nant quelque chose, et cette rétractation, ceux

qu'il protègent le *Courrier*, sous la préoccupation qu'il est animé de bonnes intentions servent à faire de faibles moines, ont droit de l'attendre, ont droit de l'exiger. »

### Le Concert de Camille Urso.

Le concert de mercredi soir était vraiment une des plus charmantes soirées que nous ayons en l'occasion de passer depuis longtemps. Il serait difficile d'exprimer l'enthousiasme avec laquelle cette grande artiste a été accueillie par le nombreux auditoire qui se bécotait l'écouter avec un vif plaisir.

Madame Urso a certainement remporté un des plus brillants succès qu'aucun artiste ait encore obtenu, et son séjour (trop court, hélas!) à Montréal, nous laisse les souvenirs les plus sympathiques. Il est difficile de réunir en soi plus de modestie et de talents. Aussi, elle exécuta avec une exquise délicatesse — son *staccato* est d'une netteté et d'une égalité parfaite. — Dans l'exécution du *Carnaval de Venise*, morceau tant aimé à Montréal, elle s'est surpassée et toutes les grandes difficultés de cette composition lui semblaient faciles à rendre. Les applaudissements étaient tels qu'elle a été obligée de venir le répéter. En un mot, elle est l'égale des grands artistes que nous avons déjà entendus à Montréal. Nous aussi, nous pouvons nous glorifier d'avoir nos talents dans l'aimable personne de Mlle Regnaud qui, vraiment, fait honneur à notre jeune pays.

La manière habile dont elle a exécuté l'*Air neerlandais*, lui a valu le bis. Son exécution est d'une expression distinguée et très brillante, accompagnée de beaucoup de feu et d'énergie. Mlle. Regnaud ne se contente pas d'être une excellente pianiste, mais elle a aussi parfaitement chanté la *Serenade de Gounod*, qui nous a démontré qu'elle possédait une fort belle voix. Nous félicitons M. Letondal, notre excellent professeur, d'avoir formé une si bonne élève. Du reste, elle n'est pas la seule avec qui il ait eu du succès; nous voyons en tête notre ami Dominique Ducharme, M. Saucier, Mlle. Derôme, etc., qui lui font grand honneur. Cela prouve qu'il n'y a pas que ceux qui voient clair qui peuvent bien enseigner le piano. On ne peut pas en dire autant de tous ceux qui exercent le professorat.

M. Laviole, comme de coutume, s'est surpassé. Quelle magnifique voix que celle qu'il possède! Aussi on est toujours à se demander pourquoi un musicien doué d'un tel organe n'est pas dans le cercle où il devrait être, et la triste réponse dit que les éléments d'enseignement pour le chant ici sont insuffisants pour créer un artiste. Quel dommage pour nous, tant, et je répéterai avec cet individu en parlant de notre baryton, qu'il avait une fortune dans son gosier.

M. Baricelli a parfaitement rendu son motif *Thou art gone from my gaze*. Le hautbois est un instrument si ingrat, qu'il faut être réellement artiste pour pouvoir en tirer parti, aussi M. Baricelli réussit si bien à le faire parler, qu'il semble très facile entre ses mains.

Maintenant, un mot de notre confrère Gustave Smith. Il est trop bien connu ici pour qu'il nous soit nécessaire d'en faire l'éloge; néanmoins, un artiste de sa capacité ne doit jamais passer inaperçu. M. G. Smith a présidé au piano comme il le fait toujours avec le cachet artistique.

Plusieurs personnes pensent que la partie d'accompagnement est facile; détrompez-vous chers lecteurs, et sachez qu'accompagner est un talent tout particulier et que ce talent n'est pas donné à tout le monde. Aussi l'on voit souvent de beaux artistes dont la manière d'accompagner est plus que médiocre. Il n'en est pas ainsi avec notre confrère; dans les accompagnements de Camille Urso, on aurait dit que les deux instruments n'en formaient qu'un.

L'apparition des fanfares de nos chasseurs canadiens dans un concert est quelque chose de tout à fait nouveau. Il me semble bon de leur donner quelques petits conseils. Je ne prétends pas les décourager, au contraire. Il serait bien fâcheux qu'une bande ne puisse réussir ici, et je leur souhaite tout le succès qu'ils méritent; seulement, leurs instruments pour raient être un peu plus d'accord et les nuances dans l'exécution d'un morceau un peu moins négligées. Néanmoins, pratiquez, jeunes gens, et vous ferez honneur non-seulement au corps auquel vous appartenez, mais encore à notre belle ville de Montréal.

Enfin, le tout ensemble a été une des soirées agréables dont nous jouissons assez souvent.

On dit qu'à son retour de Québec, Camille Urso a l'intention de donner un autre et dernier concert. Nous l'espérons tous et nous nous réjouissons qu'elle aura une salle digne de la réputation qu'elle s'est acquise à plus d'un titre.

C. LAVALLÉE.

### Italie.

(Correspondance particulière.)

Venise, 8 novembre.

Les récentes nouvelles, vraies ou fausses, arrivées de Hongrie, ont produit ici une certaine agitation. Un moment on a paru oublier la convention, le transfert de la capitale, les discussions au Parlement, tout ce qui constituait le bagage de la politique du jour, pour se occuper que de la Hongrie. On commentait avec avidité la moindre phrase des journaux autrichiens.

Je ne puis rien vous dire de bien positif à propos de la Hongrie, mais évidemment il doit y avoir quelque chose, puisque beaucoup de feuilles, le *Dalmazia*, de Zara, le *Tempo*, de Trieste, et même des feuilles de Vienne se font l'écho des rumeurs qui circulent à ce sujet.

L'agitation, à Venise (je parle de l'agitation sérieuse), ne se manifeste pas comme partout. Ailleurs, la population se réunit sur un même point, parle fort, les rues sont encombrées, tout est bruit et animation. A Venise, au contraire, point de foule; ce jour-là, la place St-Marc est déserte; quelques agents ou quelques étrangers entourent seuls la musique de régiment qui joue chaque soir au pied du campanile. Dans les lagunes, les gondoliers se taisent, et des files de gens silencieux descendent des ponts se dirigeant vers le quai des Esclavons. Quand les vieux officiers autrichiens voient pareille chose, ils tournent la tête et rentrent à leurs quartiers pour y consigner les troupes. Chaque dimanche soir, le quai ressemble assez à une foire de petites villes. Deux ou trois cents boutiques en plein vent s'y alignent à deux rangs. Beaucoup de ces boutiques sont ornées de lanternes en papier aux couleurs italiennes.

La foule s'arrête de préférence devant celles-là, et alors, sous prétexte de rendre et d'acheter, s'engage à voix basse et on dialogue venitien des conversations politiques qui souvent se prolongent pendant une partie de la nuit. Dimanche, toute la population bourgeo-

se semblait s'être donné rendez-vous devant les boutiques vraiment surchargées de lanternes vertes-blanches-rouges, couleurs d'Italie, et blanches et rouges, couleurs hongroises. Je me suis mêlé à quelques groupes; la Hongrie faisait soule le fond de la conversation.

Enfin, et ceci à Venise, est regardé comme un signe caractéristique, les gondoliers et les portefaix ont cessé pour un moment, les uns de raugonner les voyageurs, les autres de les importuner, pour s'occuper eux aussi de la nouvelle du jour. En s'embarquant sur la *Piosteta*, à l'angle formé par le dordoir portique de la Zorea, l'on tourne ost édifice et l'on arrive dans le grand canal. Après une centaine de coups d'aviron l'on tourne à droite et suivant une lagune étroite et bordée de hautes maisons, l'on arrive à un carrefour formé par la jonction de plusieurs canaux. C'est une place assez grande où peuvent tenir à peu près soixante gondoliers.

Les lumières qui dissipent un peu les ténèbres de cet endroit viennent des fenêtres mal éclairées d'un cabaret borgne dont la porte s'ouvre à fleur d'eau, et d'une lampe qui tremblote devant une vieille madone ruinée. Ce cabaret et le club des gondoliers; les soldats autrichiens anciens à Venise n'en parlent qu'avec terreur; le fait est qu'aucun d'eux n'y entre jamais, ou y retournerait s'il y est déjà venu. Le carrefour est l'endroit des délibérations en plein vent. Au fur et à mesure qu'un gondolier sort du cabaret, il monte dans sa gondole et va prendre son rang le long des murailles; là, il s'appuie à l'avant sur sa rame, l'œil au guet, l'oreille tendue, et la discussion s'ouvre en un dialecte autre que le dialecte vénitien. Si les velleurs des lagunes signalent une apparition suspecte, les gondoliers s'éloignent et se dispersent parmi les différents canaux. Mais il est rare que la police intervienne dans ces conciliabules nocturnes.

Une réunion semblable a eu lieu dans la nuit de dimanche à lundi, et l'on dit même, mais je n'en crois rien, que des gondoliers ont voté des secours aux familles hongroises dont les chefs ont été emprisonnés. Venise est, vous le voyez, la ville toujours originale, toujours sombre en ses allures. Les conciliabules du quai des Esclavons ont été moins favorisés de la police; le soir même quelques arrestations (tant est grand la force de cette habitude chez la police autrichienne) ont été opérées et d'autres ont suivi ces premières le lendemain. En résumé, la situation morale est assez tendue. La Hongrie fait parler d'elle et le mouvement du Frioul se continue. Un petit nombre d'hommes, une vingtaine, assure-t-on, tous du district de Bellune, ont pu rejoindre Tavazzini. Un patriote, ancien combattant de Venise, le nommé Andreucci, du village de Favaron, s'est mis à leur tête et demeure avec eux. Il est résulté de cela pour le village une occupation militaire, laquelle a dépeuplé le village de la maison d'Andreucci.

La famille, qui était en fuite, a été prise; actuellement elle est tout entière en prison; la femme, la vieille mère et les petits enfants y resteront sans doute comme otages jusqu'à la prise du mari.

Hier sont arrivés à Venise environ trente prisonniers politiques venant des cachots de Palma Nuova, dans le Frioul, pour être jugés. Leur procès va commencer d'ici à peu, mais on dit que le public ne sera pas admis aux audiences. S'il n'était pas d'une histoire lamentable en perspective, il y a dans la chassé à laquelle se livrent les Autrichiens des épisodes qui préteraient à rire. Ces jours derniers, Andreucci et les siens furent aperçus, au sommet d'une montagne, laquelle est flanquée de petites collines où sont des moulins à vent. Les Autrichiens, désespérant d'atteindre le sommet où se trouvaient les volontaires, assaillirent leur mauvais humeur sur les moulins; ils enjoignirent aux moineurs d'avoir à les arrêter et de les laisser ainsi tant qu'il y aurait des insurgés dans la montagne.

Le motif de ce repos forcé imposé aux pauvres moulins est qu'on veut empêcher les insurgés de s'approvisionner de farine.

### Obituaires.

Décédé à St. Thomas de Mewramcook, N. B. le 25 septembre, Dame Anne Robin, âgée de 99 ans, épouse de Pierre Gauthros, et au même lieu, le 24 octobre, sieur Pierre Gauthros, à l'âge patriarcal de 106 ans, après 74 ans de mariage. Pierre Gauthros était né en 1758 dans cette partie du Nouveau-Bruswick, connu aujourd'hui sous le nom de Sackville. Il se maria à l'âge de 32 ans à Dlle Anne Robin, âgée de 25 ans, née par conséquent en 1775. La pureté de leur vie, leurs mœurs douces et simples étaient un gage assuré des bénédictions surabondantes dont le ciel se plut à les combler. Huit garçons forts et robustes, et trois filles furent le fruit de leur union. Dépossédé, encore jeune, du bien de ses pères; par la cruauté barbare des persécuteurs de ceux de son origine, Pierre Gauthros vint s'établir sur les bords d'une charmante rivière, ayant non Petitcodiac et dont les environs forment aujourd'hui la plus riche et la plus populeuse partie de la paroisse de Mewramcook. Ces

—Nous apprenons avec peine la mort de Dame Marie Julia Anna Fortier, épouse de Ls. Delorme, Eor; avocat, de la paroisse de Notre-Dame de St. Hyacinthe, arrivée, mercredi, matin, subitement, des suites d'une affection pulmonaire. Elle n'était âgée que de 32 ans. Par ses belles qualités, elle était un des ornements de notre société, comme elle en faisait l'édification par ses vertus.

Sa mort laisse dans le deuil un époux, des jeunes enfants et un grand nombre de parents et d'amis.

Ses funérailles ont eu lieu ce matin sur les neuf heures, à l'église de N.-D. de St. Hyacinthe.

—La Gazette des Campagnes qui ne parle pas souvent de politique canadienne s'exprime ainsi au sujet de l'appel au peuple:

"Quant à notre pays, le fait le plus marquant reste toujours le projet de confédération. C'est aller un peu vite en besogne, peut-être, si l'on a égard toujours, comme cela doit être, et comme cela a été promis aux phases diverses que le projet doit encore subir au point de vue constitutionnel. On ne voudrait pas sans doute que ceux qui d'après notre constitution actuelle se disent avec raison responsables au peuple, comme étant s's ministres, prissent sur eux de lui faire une nouvelle constitution sans son avis. Une telle tâche ne saurait être assumée ni par eux-mêmes, ni par nos mandataires actuels, qui n'ont pas été appelés, certes, pour faire une constitution nouvelle, comme tout le monde sait."

—Une curieuse affaire est récemment arrivée au Nouveau-Brunswick. Le maire de St. Jean acquitta un individu, accusé d'avoir essayé d'embaucher des soldats anglais pour l'armée du Nord. Il exprima aussi la pensée que le soldat avait dévalisé l'embaucheur. Le gouverneur blâma le maire d'avoir fait élargir l'accusé. Le maire répondit au gouverneur qu'il n'avait rien à voir dans les décisions qu'il lui semblait bon de rendre. Le gouverneur s'emporta et dit que tous les Nouveaux-Brunswickois étaient des traîtres et des annexionnistes. Le conseil de ville s'assembla et passa une résolution dans laquelle il affirmait que le gouverneur avait calomnié et injurié la nation. Et voilà!

—Le Messager Franco Américain nous apprend que le révérend N. Cyr, de Montréal, vient d'être choisi comme pasteur de l'église évangélique française de Philadelphie.

ANNALES DE LA VIE D'UNE VIEILLE FILLE.

—15 ans. Elle brûle du désir de grandir et de fixer l'attention des hommes.—16 ans. Elle commence à se former l'idée de ce qu'on nomme une passion.—17 ans. Elle parle de l'amour dans une chambre et d'une tendre affection pure de toute pensée d'intérêt.—18 ans. Elle rêve une douce liaison d'amour avec un joli gandin qui lui a fait quelques politesses.—19 ans. Elle devient un peu plus difficile et beaucoup moins aimable, parce qu'elle commence à être un peu plus sotte.—20 ans. Comme elle est à peu près ce qu'on nomme la beauté à la mode, elle se croit obligée d'être beaucoup plus fière d'elle-même et de ses charmes.—21 ans. Elle croit encore plus fermement à l'empire de ses beaux yeux et rêve d'un brillant mariage.—22 ans. Elle refuse un excellent parti parce que le prétendant n'est pas un homme tout à fait à la mode.—23 ans. Elle fait la coquette avec tous les jeunes gens.—24 ans. Elle s'étonne de ne pas être encore mariée.—25 ans. Elle devient un peu réservée dans ses manières.—26 ans. Elle commence à penser qu'on peut à la rigueur se passer d'une grande fortune.—27 ans. Elle préfère la société des hommes raisonnables aux charmes de la coquetterie.—28 ans. Elle se borne à faire des vœux pour une modeste union avec une honnête aïeule.—29 ans. Elle perd peu à peu l'espoir d'entrer dans la vie conjugale.—30 ans. Elle commence à craindre pour elle le nom de vieille fille.—31 ans. Elle redouble de petits soins pour sa toilette.—32 ans. Elle affecte un profond dédain pour le bal et se plaint du mal qu'on a à trouver de bons danses.—33 ans. Elle s'étonne que les hommes puissent laisser la femme raisonnable pour aller papillonner autour d'une petite poupée.—34 ans. Elle affecte la meilleure et la plus joyeuse humeur du monde dans sa conversation avec les hommes.—35 ans. Elle devient jalouse de toutes les femmes qu'on loue devant elle.—36 ans. Elle se brouille avec sa meilleure amie, parce que celle-ci vient de se marier.—37 ans. Elle se trouve un peu isolée dans le monde.—38 ans. Elle aime à parler de celles de ses amies qui ont fait de mauvais mariages, et leurs infortunes lui donnent un peu de consolation.—39 ans. Sa mauvaise humeur redouble.—40 ans. Elle devient envieuse et intrigante, deux vertus qui ne font ordinairement que croître de jour en jour.—41 ans. Comme elle est riche, il lui reste encore l'espoir d'attirer à elle quelque bel adolescent qui n'aurait pas de fortune.—42 ans. Cette espérance même est déçue; elle commence alors à déclamer contre un sexe orgueilleux et perfide.—43 ans. Elle prend goût aux cartes et à la médianse.—44 ans. Elle se montre très sévère pour les mœurs de son temps.—45 ans. Elle se prend d'une passion subite pour un beau lieutenant à demi-solo qui est presque son neveu.—46 ans. L'abandon et le mariage de ce nouveau favori la mettent en fureur.—47 ans. Elle commence à désespérer de son avenir et à prendre du tabac.—48 ans. Toutes ses affections se concentrent sur une demi-douzaine de chiens et de chats.—49 ans. Elle prend avec elle une pauvre parente pour soigner sa ménagerie et supporter le poids de sa mauvaise humeur.—50 ans. Elle se retire tout à fait du monde et meurt quelques années plus tard, sans être regrettée de personne, pas même des collatéraux auxquels elle laisse à partager une assez jolie fortune.

ARRIVÉE DU CHINA.

Sandy Hook, 2, 1 p.m.—Le China, de Liverpool le 19, et de Queenstown le 20, est passé ici en route pour New-York, où il arrivera vers 2 heures. Ses nouvelles sont de 7 jours plus récentes.

Liverpool, 19.—85,000 balles de coton ont été vendues dans le cours de la semaine. Le marché est animé avec hausse de 1 à 1d pour l'Amérique et 1 à 2d. pour autres qualités. Les ventes de vendredi se sont élevées à 15,000 balles et le marché s'est fermé ferme.

Le marché de Manchester est plus ferme et les prix haussent.

Données: Marché tranquille; blé, plus facile. Approvisionnement, marché stagnant. Saindoux, actif.

L'encasse métallique de la fabrique de Londres a augmenté de £205,000. Effets Américains, marché tranquille et maintenu.

(Dernières nouvelles via Queenstown.)

Liverpool, 10.—Pas de nouvelles politiques importantes aujourd'hui.

New-York, 2.—Muller a été exécuté le 14, et a avoué son crime sur l'échafaud.

Washington, 2.—Une dépêche de City Point, en date du 1er, mande que le Richmond Examiner du même jour admet que Sherman réussira à atteindre les côtes de l'Océan, et que d'autres nouvelles admettent qu'il a traversé la rivière Océano.

Dans la journée du 1er, le gén. Gregg, chargé d'aller s'assurer si l'ennemi dirigeait des troupes vers le sud, s'empara de Stony Creek Station, qu'il brûla et détruisit complètement. Il fit 190 prisonniers et ramena avec lui 8 wagons et 80 mules. Le dépôt du chemin de fer, contenant 3000 sacs de maïs, 500 balles de foin, et d'immenses approvisionnements pour l'armée du sud, fut aussi incendié. Il détruisit aussi pour une valeur considérable de Duval Station. Il lui fut cependant impossible de savoir si l'ennemi dirigeait des troupes vers le sud.

DÉPÊCHE DE MINUIT.

Louisville, Kentucky, 2.—Le Journal de ce matin dit que le général Thomas a abandonné la forte position qu'il avait à Franklin, et est allé attendre l'ennemi à trois milles de Nashville. Hier soir, on entendait distinctement dans Nashville, le bruit d'une vive mousqueterie. Une bataille sanglante est imminente, et nous ne croyons pas que le général Thomas ait des craintes sur son résultat. Sa gauche s'appuie sur Murfreesboro, et lorsqu'elle aura été renforcée par les troupes de Chattanooga qui doivent lui arriver, elle sera assez forte pour rendre toute retraite impossible à Hood, qui s'avance aveuglément. Le plan de Thomas est d'annuler l'armée rebelle ou de la faire prisonnière.

La victoire remportée par les fédéraux à Franklin, le 29 novembre, a coûté à l'ennemi

pas arrêté ni à Macon ni à Augusta, et qu'il vise à atteindre les côtes de l'Océan.

New-York, 30.—Roger A. Prior est arrivé ici ce matin et a de suite été conduit au fort Lafayette. Il a nié avoir dit que Macon et Milledgeville avaient été pris par les armées et que Macon était probablement tombé.

Une interruption subite dans le fonctionnement des fils télégraphiques coupe court à nos dépêches.

DÉPÊCHE DE MIDI.

On dit qu'une partie considérable de l'armée de Magruder essaye de traverser le Mississippi pour aller renforcer Hood dans le Tennessee. Les canonnières fédérales les empêcheront de traverser, s'il y a moyen.

On mande du Mexique au Herald que les populations mexicaines souffrent beaucoup sous le régime impérial et qu'elles sont menacées d'une disette.

New-York, 1er nov.—La nuit dernière, on disait dans nos rues que Grant avait opéré sa jonction avec la flotte, et qu'il marchait contre Richmond. La flotte avait réussi à traverser le canal creusé à Dutch Gap, et il s'exécutait un mouvement important dans la vallée de la Shenandoah. Rien n'est venu confirmer ces bruits ce matin.

La révolution du Venezuela est terminée, grâce à un compromis avec les insurgés.

Nashville, 30 nov.

Il y a eu hier un combat acharné à Spring-hill, 12 milles de Franklin; notre cavalerie s'est repliée sur notre infanterie qui tenait l'ennemi en échec. L'ennemi a détruit un train qui arrivait et nos troupes se sont retirées autour de Franklin.

New-York, 1er nov.—On dit hier que le steamer North Star, venant d'Aspinwall, était remorqué par suite de désordres dans sa machine.

New-York, 1er déc.—Sherman veut prendre une base d'opérations à Beauford, qui est entre Charleston et Savannah.

Cairo, 1er déc.—Les journaux de Memphis donnent les détails d'un complot rebelle pour brûler les dépôts du chemin de fer de Memphis et de Charleston et les magasins fédéraux, qui valent deux millions.

DÉPÊCHE DE MINUIT.

New-York, 1er déc.—On a des nouvelles de Rio Janeiro jusqu'au 13. Un terrible grain de vent de 15 minutes y fait des dommages considérables et renverse plusieurs maisons et fait s'écrouler un grand nombre de bâtiments avec les équipages.

Les recherches sur les incendiaires se poursuivent.

Nashville, 1er déc.—Ceux qui sont revenus du front et qui ont été témoins de la bataille d'Henry disent que les rebelles agissent en désespérés.

Ils firent sur nos batteries masquées quatre charges et furent repoussés les quatre fois. Un témoin oculaire dit que ce combat acharné a été peut-être plus violent que celui de Stone River. Forrest était au plus fort du combat, on a même dit qu'il s'est fait tuer.

Nashville, 1er déc.—Thomas s'est retiré hier de Franklin et est en ligne de bataille à 3 milles sud de Nashville. On s'attend à une grande bataille.

Nashville, 1er déc., 1 h. P. M.—Scotfield a voulu hier engager le combat près de Franklin, mais Hood s'en est tenu à des escarmouches. A 4 heures l'ennemi fonda sur nos colonnes et le bal s'ouvrit.

Il fit une charge et nos troupes plièrent d'abord. Alors Butler et Cox les rallièrent contre l'ennemi qui était entré dans nos lignes. Les rebelles se battirent en défilé. Nos généraux tournèrent l'ennemi et le mirent en déroute. C'est donc une glorieuse victoire. Notre perte est d'à peu près 700; nous avons fait 1000 prisonniers. Les rebelles ont fait une perte de 3000 hommes. Nous avons plusieurs officiers de tués ou blessés.

ARRIVÉE DU CHINA.

Sandy Hook, 2, 1 p.m.—Le China, de Liverpool le 19, et de Queenstown le 20, est passé ici en route pour New-York, où il arrivera vers 2 heures. Ses nouvelles sont de 7 jours plus récentes.

Liverpool, 19.—85,000 balles de coton ont été vendues dans le cours de la semaine. Le marché est animé avec hausse de 1 à 1d pour l'Amérique et 1 à 2d. pour autres qualités. Les ventes de vendredi se sont élevées à 15,000 balles et le marché s'est fermé ferme.

Le marché de Manchester est plus ferme et les prix haussent.

Données: Marché tranquille; blé, plus facile. Approvisionnement, marché stagnant. Saindoux, actif.

L'encasse métallique de la fabrique de Londres a augmenté de £205,000. Effets Américains, marché tranquille et maintenu.

(Dernières nouvelles via Queenstown.)

Liverpool, 10.—Pas de nouvelles politiques importantes aujourd'hui.

New-York, 2.—Muller a été exécuté le 14, et a avoué son crime sur l'échafaud.

Washington, 2.—Une dépêche de City Point, en date du 1er, mande que le Richmond Examiner du même jour admet que Sherman réussira à atteindre les côtes de l'Océan, et que d'autres nouvelles admettent qu'il a traversé la rivière Océano.

Dans la journée du 1er, le gén. Gregg, chargé d'aller s'assurer si l'ennemi dirigeait des troupes vers le sud, s'empara de Stony Creek Station, qu'il brûla et détruisit complètement. Il fit 190 prisonniers et ramena avec lui 8 wagons et 80 mules. Le dépôt du chemin de fer, contenant 3000 sacs de maïs, 500 balles de foin, et d'immenses approvisionnements pour l'armée du sud, fut aussi incendié. Il détruisit aussi pour une valeur considérable de Duval Station. Il lui fut cependant impossible de savoir si l'ennemi dirigeait des troupes vers le sud.

DÉPÊCHE DE MINUIT.

Louisville, Kentucky, 2.—Le Journal de ce matin dit que le général Thomas a abandonné la forte position qu'il avait à Franklin, et est allé attendre l'ennemi à trois milles de Nashville. Hier soir, on entendait distinctement dans Nashville, le bruit d'une vive mousqueterie. Une bataille sanglante est imminente, et nous ne croyons pas que le général Thomas ait des craintes sur son résultat. Sa gauche s'appuie sur Murfreesboro, et lorsqu'elle aura été renforcée par les troupes de Chattanooga qui doivent lui arriver, elle sera assez forte pour rendre toute retraite impossible à Hood, qui s'avance aveuglément. Le plan de Thomas est d'annuler l'armée rebelle ou de la faire prisonnière.

La victoire remportée par les fédéraux à Franklin, le 29 novembre, a coûté à l'ennemi

pas arrêté ni à Macon ni à Augusta, et qu'il vise à atteindre les côtes de l'Océan.

New-York, 30.—Roger A. Prior est arrivé ici ce matin et a de suite été conduit au fort Lafayette. Il a nié avoir dit que Macon et Milledgeville avaient été pris par les armées et que Macon était probablement tombé.

Une interruption subite dans le fonctionnement des fils télégraphiques coupe court à nos dépêches.

DÉPÊCHE DE MIDI.

On dit qu'une partie considérable de l'armée de Magruder essaye de traverser le Mississippi pour aller renforcer Hood dans le Tennessee. Les canonnières fédérales les empêcheront de traverser, s'il y a moyen.

On mande du Mexique au Herald que les populations mexicaines souffrent beaucoup sous le régime impérial et qu'elles sont menacées d'une disette.

New-York, 1er nov.—La nuit dernière, on disait dans nos rues que Grant avait opéré sa jonction avec la flotte, et qu'il marchait contre Richmond. La flotte avait réussi à traverser le canal creusé à Dutch Gap, et il s'exécutait un mouvement important dans la vallée de la Shenandoah. Rien n'est venu confirmer ces bruits ce matin.

La révolution du Venezuela est terminée, grâce à un compromis avec les insurgés.

Nashville, 30 nov.

Il y a eu hier un combat acharné à Spring-hill, 12 milles de Franklin; notre cavalerie s'est repliée sur notre infanterie qui tenait l'ennemi en échec. L'ennemi a détruit un train qui arrivait et nos troupes se sont retirées autour de Franklin.

New-York, 1er nov.—On dit hier que le steamer North Star, venant d'Aspinwall, était remorqué par suite de désordres dans sa machine.

New-York, 1er déc.—Sherman veut prendre une base d'opérations à Beauford, qui est entre Charleston et Savannah.

Cairo, 1er déc.—Les journaux de Memphis donnent les détails d'un complot rebelle pour brûler les dépôts du chemin de fer de Memphis et de Charleston et les magasins fédéraux, qui valent deux millions.

DÉPÊCHE DE MINUIT.

New-York, 1er déc.—On a des nouvelles de Rio Janeiro jusqu'au 13. Un terrible grain de vent de 15 minutes y fait des dommages considérables et renverse plusieurs maisons et fait s'écrouler un grand nombre de bâtiments avec les équipages.

Les recherches sur les incendiaires se poursuivent.

Nashville, 1er déc.—Ceux qui sont revenus du front et qui ont été témoins de la bataille d'Henry disent que les rebelles agissent en désespérés.

Ils firent sur nos batteries masquées quatre charges et furent repoussés les quatre fois. Un témoin oculaire dit que ce combat acharné a été peut-être plus violent que celui de Stone River. Forrest était au plus fort du combat, on a même dit qu'il s'est fait tuer.

Nashville, 1er déc.—Thomas s'est retiré hier de Franklin et est en ligne de bataille à 3 milles sud de Nashville. On s'attend à une grande bataille.

Nashville, 1er déc., 1 h. P. M.—Scotfield a voulu hier engager le combat près de Franklin, mais Hood s'en est tenu à des escarmouches. A 4 heures l'ennemi fonda sur nos colonnes et le bal s'ouvrit.

Il fit une charge et nos troupes plièrent d'abord. Alors Butler et Cox les rallièrent contre l'ennemi qui était entré dans nos lignes. Les rebelles se battirent en défilé. Nos généraux tournèrent l'ennemi et le mirent en déroute. C'est donc une glorieuse victoire. Notre perte est d'à peu près 700; nous avons fait 1000 prisonniers. Les rebelles ont fait une perte de 3000 hommes. Nous avons plusieurs officiers de tués ou blessés.

ARRIVÉE DU CHINA.

Sandy Hook, 2, 1 p.m.—Le China, de Liverpool le 19, et de Queenstown le 20, est passé ici en route pour New-York, où il arrivera vers 2 heures. Ses nouvelles sont de 7 jours plus récentes.

Liverpool, 19.—85,000 balles de coton ont été vendues dans le cours de la semaine. Le marché est animé avec hausse de 1 à 1d pour l'Amérique et 1 à 2d. pour autres qualités. Les ventes de vendredi se sont élevées à 15,000 balles et le marché s'est fermé ferme.

Le marché de Manchester est plus ferme et les prix haussent.

Données: Marché tranquille; blé, plus facile. Approvisionnement, marché stagnant. Saindoux, actif.

L'encasse métallique de la fabrique de Londres a augmenté de £205,000. Effets Américains, marché tranquille et maintenu.

(Dernières nouvelles via Queenstown.)

Liverpool, 10.—Pas de nouvelles politiques importantes aujourd'hui.

New-York, 2.—Muller a été exécuté le 14, et a avoué son crime sur l'échafaud.

Washington, 2.—Une dépêche de City Point, en date du 1er, mande que le Richmond Examiner du même jour admet que Sherman réussira à atteindre les côtes de l'Océan, et que d'autres nouvelles admettent qu'il a traversé la rivière Océano.

Dans la journée du 1er, le gén. Gregg, chargé d'aller s'assurer si l'ennemi dirigeait des troupes vers le sud, s'empara de Stony Creek Station, qu'il brûla et détruisit complètement. Il fit 190 prisonniers et ramena avec lui 8 wagons et 80 mules. Le dépôt du chemin de fer, contenant 3000 sacs de maïs, 500 balles de foin, et d'immenses approvisionnements pour l'armée du sud, fut aussi incendié. Il détruisit aussi pour une valeur considérable de Duval Station. Il lui fut cependant impossible de savoir si l'ennemi dirigeait des troupes vers le sud.

DÉPÊCHE DE MINUIT.

Louisville, Kentucky, 2.—Le Journal de ce matin dit que le général Thomas a abandonné la forte position qu'il avait à Franklin, et est allé attendre l'ennemi à trois milles de Nashville. Hier soir, on entendait distinctement dans Nashville, le bruit d'une vive mousqueterie. Une bataille sanglante est imminente, et nous ne croyons pas que le général Thomas ait des craintes sur son résultat. Sa gauche s'appuie sur Murfreesboro, et lorsqu'elle aura été renforcée par les troupes de Chattanooga qui doivent lui arriver, elle sera assez forte pour rendre toute retraite impossible à Hood, qui s'avance aveuglément. Le plan de Thomas est d'annuler l'armée rebelle ou de la faire prisonnière.

La victoire remportée par les fédéraux à Franklin, le 29 novembre, a coûté à l'ennemi

6000 hommes et 30 drapeaux. Les fédéraux disent n'avoir perdu que 1000 hommes.

### BULLETIN FINANCIER.

New-York, 3 déc.—L'or a ouvert à 230 1/2. Les mauvais temps qui empêchent le fonctionnement régulier des lignes télégraphiques, est cause que nous n'avons pas reçu notre rapport ordinaire du matin.

Change sur N. Y., acheteurs, 57 1/4 à 57 1/2; vendeurs, 56 1/4 à 56 1/2; marché indécis, Les Greenbacks ont été achetés et vendus au taux ci-dessus. Argent—acheteurs, 4 1/2 à 4 5/8; vendeurs, 4 à 4 1/4; marché tranquille.

On dit qu'une partie considérable de l'armée de Magruder essaye de traverser le Mississippi pour aller renforcer Hood dans le Tennessee. Les canonnières fédérales les empêcheront de traverser, s'il y a moyen.

On mande du Mexique au Herald que les populations mexicaines souffrent beaucoup sous le régime impérial et qu'elles sont menacées d'une disette.

New-York, 1er nov.—La nuit dernière, on disait dans nos rues que Grant avait opéré sa jonction avec la flotte, et qu'il marchait contre Richmond. La flotte avait réussi à traverser le canal creusé à Dutch Gap, et il s'exécutait un mouvement important dans la vallée de la Shenandoah. Rien n'est venu confirmer ces bruits ce matin.

La révolution du Venezuela est terminée, grâce à un compromis avec les insurgés.

Nashville, 30 nov.

Il y a eu hier un combat acharné à Spring-hill, 12 milles de Franklin; notre cavalerie s'est repliée sur notre infanterie qui tenait l'ennemi en échec. L'ennemi a détruit un train qui arrivait et nos troupes se sont retirées autour de Franklin.

New-York, 1er nov.—On dit hier que le steamer North Star, venant d'Aspinwall, était remorqué par suite de désordres dans sa machine.

New-York, 1er déc.—Sherman veut prendre une base d'opérations à Beauford, qui est entre Charleston et Savannah.

Cairo, 1er déc.—Les journaux de Memphis donnent les détails d'un complot rebelle pour brûler les dépôts du chemin de fer de Memphis et de Charleston et les magasins fédéraux, qui valent deux millions.

DÉPÊCHE DE MINUIT.

New-York, 1er déc.—On a des nouvelles de Rio Janeiro jusqu'au 13. Un terrible grain de vent de 15 minutes y fait des dommages considérables et renverse plusieurs maisons et fait s'écrouler un grand nombre de bâtiments avec les équipages.

Les recherches sur les incendiaires se poursuivent.

Nashville, 1er déc.—Ceux qui sont revenus du front et qui ont été témoins de la bataille d'Henry disent que les rebelles agissent en désespérés.

Ils firent sur nos batteries masquées quatre charges et furent repoussés les quatre fois. Un témoin oculaire dit que ce combat acharné a été peut-être plus violent que celui de Stone River. Forrest était au plus fort du combat, on a même dit qu'il s'est fait tuer.

Nashville, 1er déc.—Thomas s'est retiré hier de Franklin et est en ligne de bataille à 3 milles sud de Nashville. On s'attend à une grande bataille.

Nashville, 1er déc., 1 h. P. M.—Scotfield a voulu hier engager le combat près de Franklin, mais Hood s'en est tenu à des escarmouches. A 4 heures l'ennemi fonda sur nos colonnes et le bal s'ouvrit.

Il fit une charge et nos troupes plièrent d'abord. Alors Butler et Cox les rallièrent contre l'ennemi qui était entré dans nos lignes. Les rebelles se battirent en défilé. Nos généraux tournèrent l'ennemi et le mirent en déroute. C'est donc une glorieuse victoire. Notre perte est d'à peu près 700; nous avons fait 1000 prisonniers. Les rebelles ont fait une perte de 3000 hommes. Nous avons plusieurs officiers de tués ou blessés.

ARRIVÉE DU CHINA.

Sandy Hook, 2, 1 p.m.—Le China, de Liverpool le 19, et de Queenstown le 20, est passé ici en route pour New-York, où il arrivera vers 2 heures. Ses nouvelles sont de 7 jours plus récentes.

Liverpool, 19.—85,000 balles de coton ont été vendues dans le cours de la semaine. Le marché est animé avec hausse de 1 à 1d pour l'Amérique et 1 à 2d. pour autres qualités. Les ventes de vendredi se sont élevées à 15,000 balles et le marché s'est fermé ferme.

Le marché de Manchester est plus ferme et les prix haussent.

Données: Marché tranquille; blé, plus facile. Approvisionnement, marché stagnant. Saindoux, actif.

L'encasse métallique de la fabrique de Londres a augmenté de £205,000. Effets Américains, marché tranquille et maintenu.

(Dernières nouvelles via Queenstown.)

Liverpool, 10.—Pas de nouvelles politiques importantes aujourd'hui.

New-York, 2.—Muller a été exécuté le 14, et a avoué son crime sur l'échafaud.

Washington, 2.—Une dépêche de City Point, en date du 1er, mande que le Richmond Examiner du même jour admet que Sherman réussira à atteindre les côtes de l'Océan, et que d'autres nouvelles admettent qu'il a traversé la rivière Océano.

Dans la journée du 1er, le gén. Gregg, chargé d'aller s'assurer si l'ennemi dirigeait des troupes vers le sud, s'empara de Stony Creek Station, qu'il brûla et détruisit complètement. Il fit 190 prisonniers et ramena avec lui 8 wagons et 80 mules. Le dépôt du chemin de fer, contenant 3000 sacs de maïs, 500 balles de foin, et d'immenses approvisionnements pour l'armée du sud, fut aussi incendié. Il détruisit aussi pour une valeur considérable de Duval Station. Il lui fut cependant impossible de savoir si l'ennemi dirigeait des troupes vers le sud.

DÉPÊCHE DE MINUIT.

Louisville, Kentucky, 2.—Le Journal de ce matin dit que le général Thomas a abandonné la forte position qu'il avait à Franklin, et est allé attendre l'ennemi à trois milles de Nashville. Hier soir, on entendait distinctement dans Nashville, le bruit d'une vive mousqueterie. Une bataille sanglante est imminente, et nous ne croyons pas que le général Thomas ait des craintes sur son résultat. Sa gauche s'appuie sur Murfreesboro, et lorsqu'elle aura été renforcée par les troupes de Chattanooga qui doivent lui arriver, elle sera assez forte pour rendre toute retraite impossible à Hood, qui s'avance aveuglément. Le plan de Thomas est d'annuler l'armée rebelle ou de la faire prisonnière.

La victoire remportée par les fédéraux à Franklin, le 29 novembre, a coûté à l'ennemi

pas arrêté ni à Macon ni à Augusta, et qu'il vise à atteindre les côtes de l'Océan.

New-York, 30.—Roger A. Prior est arrivé ici ce matin et a de suite été conduit au fort Lafayette. Il a nié avoir dit que Macon et Milledgeville avaient été pris par les armées et que Macon était probablement tombé.

Une interruption subite dans le fonctionnement des fils télégraphiques coupe court à nos dépêches.

DÉPÊCHE DE MIDI.

On dit qu'une partie considérable de l'armée de Magruder essaye de traverser le Mississippi pour aller renforcer Hood dans le Tennessee. Les canonnières fédérales les empêcheront de traverser, s'il y a moyen.

On mande du Mexique au Herald que les populations mexicaines souffrent beaucoup sous le régime impérial et qu'elles sont menacées d'une disette.

New-York, 1er nov.—La nuit dernière, on disait dans nos rues que Grant avait opéré sa jonction avec la flotte, et qu'il marchait contre Richmond. La flotte avait réussi à traverser le canal creusé à Dutch Gap, et il s'exécutait un mouvement important dans la vallée de la Shenandoah. Rien n'est venu confirmer ces bruits ce matin.

La révolution du Venezuela est terminée, grâce à un compromis avec les insurgés.

Nashville, 30 nov.

Il y a eu hier un combat acharné à Spring-hill, 12 milles de Franklin; notre cavalerie s'est repliée sur notre infanterie qui tenait l'ennemi en échec. L'ennemi a détruit un train qui arrivait et nos troupes se sont retirées autour de Franklin.

New-York, 1er nov.—On dit hier que le steamer North Star, venant d'Aspinwall, était remorqué par suite de désordres dans sa machine.

New-York, 1er déc.—Sherman veut prendre une base d'opérations à Beauford, qui est entre Charleston et Savannah.

Cairo, 1er déc.—Les journaux de Memphis donnent les détails d'un complot rebelle pour brûler les dépôts du chemin de fer de Memphis et de Charleston et les magasins fédéraux, qui valent deux millions.

DÉPÊCHE DE MINUIT.

New-York, 1er déc.—On a des nouvelles de Rio Janeiro jusqu'au 13. Un terrible grain de vent de 15 minutes y fait des dommages considérables et renverse plusieurs maisons et fait s'écrouler un grand nombre de bâtiments avec les équipages.

Les recherches sur les incendiaires se poursuivent.

Nashville, 1er déc.—Ceux qui sont revenus du front et qui ont été témoins de la bataille d'Henry disent que les rebelles agissent en désespérés.

Ils firent sur nos batteries masquées quatre charges et furent repoussés les quatre fois. Un témoin oculaire dit que ce combat acharné a été peut-être plus violent que celui de Stone River. Forrest était au plus fort du combat, on a même dit qu'il s'est fait tuer.

Nashville, 1er déc.—Thomas s'est retiré hier de Franklin et est en ligne de bataille à 3 milles sud de Nashville. On s'attend à une grande bataille.

Nashville, 1er déc., 1 h. P. M.—Scotfield a voulu hier engager le combat près de Franklin, mais Hood s'en est tenu à des escarmouches. A 4 heures l'ennemi fonda sur nos colonnes et le bal s'ouvrit.

Il fit une charge et nos troupes plièrent d'abord. Alors Butler et Cox les rallièrent contre l'ennemi qui était entré dans nos lignes. Les rebelles se battirent en défilé. Nos généraux tournèrent l'ennemi et le mirent en déroute. C'est donc une glorieuse victoire. Notre perte est d'à peu près 700; nous avons fait 1000 prisonniers. Les rebelles ont fait une perte de 3000 hommes. Nous avons plusieurs officiers de tués ou blessés.

ARRIVÉE DU CHINA.

Sandy Hook, 2, 1 p.m.—Le China, de Liverpool le 19, et de Queenstown le 20, est passé ici en route pour New-York, où il arrivera vers 2 heures. Ses nouvelles sont de 7 jours plus récentes.

Liverpool, 19.—85,000 balles de coton ont été vendues dans le cours de la semaine. Le marché est animé avec hausse de 1 à 1d pour l'Amérique et 1 à 2d. pour autres qualités. Les ventes de vendredi se sont élevées à 15,000 balles et le marché s'est fermé ferme.

Le marché de Manchester est plus ferme et les prix haussent.

Données: Marché tranquille; blé, plus facile. Approvisionnement, marché stagnant. Saindoux, actif.

L'encasse métallique de la fabrique de Londres a augmenté de £205,000. Effets Américains, marché tranquille et maintenu.

(Dernières nouvelles via Queenstown.)

Liverpool, 10.—Pas de nouvelles politiques importantes aujourd'hui.

New-York, 2.—Muller a été exécuté le 14, et a avoué son crime sur l'échafaud.

Washington, 2.—Une dépêche de City Point, en date du 1er, mande que le Richmond Examiner du même jour admet que Sherman réussira à atteindre les côtes de l'Océan, et que d'autres nouvelles admettent qu'il a traversé la rivière Océano.

Dans la journée du 1er, le gén. Gregg, chargé d'aller s'assurer si l'ennemi dirigeait des troupes vers le sud, s'empara de Stony Creek Station, qu'il brûla et détruisit complètement. Il fit 190 prisonniers et ramena avec lui 8 wagons et 80 mules. Le dépôt du chemin de fer, contenant 3000 sacs de maïs, 500 balles de foin, et d'immenses approvisionnements pour l'armée du sud, fut aussi incendié. Il détruisit aussi pour une valeur considérable de Duval Station. Il lui fut cependant impossible de savoir si l'ennemi dirigeait des troupes vers le sud.

DÉPÊCHE DE MINUIT.

Louisville, Kentucky, 2.—Le Journal de ce matin dit que le général Thomas a abandonné la forte position qu'il avait à Franklin, et est allé attendre l'ennemi à trois milles de Nashville. Hier soir, on entendait distinctement dans Nashville, le bruit d'une vive mousqueterie. Une bataille sanglante est imminente, et nous ne croyons pas que le général Thomas ait des craintes sur son résultat. Sa gauche s'appuie sur Murfreesboro, et lorsqu'elle aura été renforcée par les troupes de Chattanooga qui doivent lui arriver, elle sera assez forte pour rendre toute retraite impossible à Hood, qui s'avance aveuglément. Le plan de Thomas est d'annuler l'armée rebelle ou de la faire prisonnière.

La victoire remportée par les fédéraux à Franklin, le 29 novembre, a coûté à l'ennemi

pas arrêté ni à Macon ni à Augusta, et qu'il vise à atteindre les côtes de l'Océan.

New-York, 30.—Roger A. Prior est arrivé ici ce matin et a de suite été conduit au fort Lafayette. Il a nié avoir dit que Macon et Milledgeville avaient été pris par les armées et que Macon était probablement tombé.

Une interruption subite dans le fonctionnement des fils télégraphiques coupe court à nos dépêches.

Louis Dagonais pour avoir brisé un chassus sur la rue St. Constant de cette ville \$5 ou 1 mois de prison. François Perrault pour avoir maltraité sa femme étant ivre \$4 ou 20 jours de prison. Bernard Smith, pour avoir troublé l'ordre public sur la rue Wellington et avoir résisté au constable Richer \$4 ou 20 jours de prison.

COUR DU RECORD.—2 déc. 1864.—Joseph Latour, pour assaut et batterie sur sa femme \$5 ou 1 mois de prison. John Finnigan assaut et batterie sur le constable McCormick, dans l'exécution de son devoir, \$5 ou 1 mois de prison. James Camron, pour assaut et batterie sur William Hogg, constable au service du Grand-Tronc, \$5 ou 1 mois de prison. Catharine Heeky, Maurice Ryan et John Hawkin, demandant à être emprisonnés pendant 2 mois, accordé. James Carrigan, Henry Holden, John Smith, gamins de 11 à 12 ans, que la police a trouvés cachés dans un grenier à foin appartenant à un M. Moore, situé sur la rue Ottawa, tous d'apparence suspecte; la cour les condamne à une détention de 2 mois dans la maison de correction, à défaut de payer \$10.

3 déc.—Aujourd'hui la liste des prisonniers devant la Cour du Recorder, est à peu près sans importance. Une quinzaine de personnes ont été condamnées toutes pour simple cause d'ivresse. Le nombre de personnes traduites devant cette cour pendant la semaine dernière est de 170.

—Une pétition a été présentée à M. Galt par tous les employés du service civil qui ont loué des maisons à Ottawa, pour que le loyer de ces maisons soit payé par le gouvernement. Cette demande est basée sur les déclarations souvent répétées du ministère que le siège du gouvernement serait transporté à Ottawa cet automne.

Nous croyons que le gouvernement devrait accorder cette requête.

—McLellan est nommé ingénieur du chemin de fer Morris et Essex, à \$25,000, par année. Le salaire du président n'est pas plus élevé.

—M. Cartier est attendu à Québec vers le milieu de la semaine prochaine.

—Muller a été exécuté, après avoir confessé son crime sur l'échafaud.

—Cent seize compagnies de volontaires dans le Bas-Canada, ont notifié le département qu'elles étaient prêtes à passer à l'inspection. Soixante-quinze compagnies du Haut Canada ont signifié un semblable avis.

COMMERCE.

Montréal, 3 décembre 1864.

Il est tombé un ou deux pouces de neiges la nuit dernière, et ce matin la pluie tombe par torrent.

Recettes des produits durant la journée du 2 décembre.

Alcool p. chem. 27 quarts.

Fleur par do 700 do

Blé par do 4550 do

Beurre par do 257 tinettes.

Lard do 124 quarts

Jambons do 2 do

Cochons morts do 142

Cuir do 20 rouleaux

PRIX COURANTS EN DETAIL DU MARCHÉ BONSECOURS

MONTRÉAL, 2 décembre 1864.

Revisés avec soin pour L'UNION NATIONALE, par M. F. BENOIT, Assistant Clerc du Marché.

Fleur de la campagne p. q. 13 0 à 13 6

Farine d'avoine do 11 3 à 12 0

Blé d'Inde do 10 6 à 11 9

Pois, par minot. 3 6 à 4 0

Orge do 2 6 à 3 0

Avoine do 1 8 à 1 10

Sarrasin do 2 0 à 2 3

Graine de Lin do 6 6 à 6 9

Graine de mil, par minot. 8 0 à 9 0

Dinde, vieux, par couple. 5 0 à 6 0

do jeune do 4 0 à 5 0

Oies do 4 0 à 5 0

Canards do 2 0 à 3 0

do sauvages do 3 0 à 4 0

Volaille do 2 0 à 2 6

Poules do 1 0 à 2 0

Pigeons do 0 9 à 0 10

Tourtes, par douzaine. 0 0 à 0 0

Pendrix, par couple. 2 3 à 2 6

Livres, par couple. 0 9 à 0 10

Morue, par lbs. 4 0 à 4 0

Beurre frais, par lbs. 1 2 à 1 6

do salé do 0 11 à 1 0

Fèves canadiennes, par minot. 6 0 à 6 0

Potatoes, par poche. 2 6 à 3 0

Cochons morts par 100 lbs 35 0 à 40 0

Sucre d'épave, par lbs. 5 0 à 6 0

Sirop do gallon. 0 0 à 0 0

Miel par lbs. 0 5 à 0 6